

Le passage à l'écrit des langues romanes

édité par

Maria Selig, Barbara Frank et Jörg Hartmann

Table des matières

Maria Selig

Le passage à l'écrit des langues romanes – état de la question 9

Barbara Frank et Jörg Hartmann

L'«Inventaire systématique des premiers documents des langues romanes». Présentation d'une publication préparée par le SFB 321 31

Peter Koch

Pour une typologie conceptionnelle et médiale des plus anciens documents/monuments des langues romanes 39

Gustav Ineichen

L'apparition du roman dans des contextes latins 83

Maria Selig

Parodie et protocole – l'importance de la 'citation' pour les premiers documents des langues romanes 91

Eduardo Blasco Ferrer

Les plus anciens monuments de la langue sarde. Histoire, genèse, description typologique et linguistique 109

Rudolf Windisch

Le passage à l'écrit et la constitution d'une identité nationale: l'exemple du roumain 149

Peter Koch

POUR UNE TYPOLOGIE CONCEPTIONNELLE ET MEDIALE DES PLUS ANCIENS DOCUMENTS/MONUMENTS DES LANGUES ROMANES

*Quando si passa dalle precise analisi sincroniche di lingue e dialetti allo studio dei primi testi si ha infatti l'impressione, spesso non del tutto ingiustificata, di precipitare dal regno della necessità e della razionalità in quello del caso: una collezione di aneddoti staccati fra i quali sembra spesso difficile stabilire relazioni, o una serie di bacheche di museo nelle quali si trovano allineati i prodotti più eterogenei, formule giudiziarie, inventari, prove estemporanee di penna, prediche e composizioni agiografiche.
(Folena 1973)*

1. Le problème du classement

Pourquoi procéder à un classement des plus anciens documents des langues romanes? Tout d'abord parce que la quantité des textes en question est si importante que l'on a besoin d'un certain principe d'ordre; et l'ordre purement **chronologique** étant absolument insuffisant pour manier cette masse de textes, il faut chercher d'autres critères. Mais il y a plus. Le point crucial qui ne cesse d'intriguer les romanistes, c'est la question de savoir **pourquoi** on a commencé, à certains endroits, à écrire en langue vulgaire romane à un moment donné. Si nous tentons donc un classement des plus anciens documents romans, cela revient en général à établir une **typologie explicative**, typologie qui révèle les conditions de production et de réception de ces textes. Evidemment, une telle typologie peut se baser sur des critères très divers.

Traditionnellement, on s'est en général contenté de classer les textes d'après la liste canonique des onze (douze, treize, ...) «langues romanes» de manière à regrouper la plupart des textes selon les grandes langues standard telles que nous les connaissons aujourd'hui.¹ D'habitude, on réunit même tous les textes rhéto-romans ou tous les textes franco-provençaux bien que le soi-disant rhéto-roman et le franco-provençal n'aient jamais formé de véritables unités linguistiques dans le même sens que le français, l'italien, l'espagnol etc.

Il est évident que ce système de classement par langues romanes est des plus inadéquats, si on l'applique à la situation médiévale du passage à l'écrit des idiomes romans. N'oublions pas qu'à l'époque, il n'existait aucune langue romane standard. Nous savons tous que, d'un côté, on pratiquait le latin écrit à l'échelon «international» et que, de l'autre côté, s'amorçait le passage à l'écrit de la langue vulgaire dans certaines zones assez restreintes.² Il était encore inconcevable d'écrire «en français», «en italien», «en espagnol» etc.

Voilà déjà un premier élément à retenir pour une typologie explicative. Du point de vue du passage à l'écrit, la Romania se répartit en une multitude de zones dont les unes sont «précoces» (p.ex. la Picardie, le Léon, l'Italia longobarda mediana³ etc.), tandis que d'autres sont plutôt «retardataires» (p.ex. le Forez, la Dalmatie, la Transylvanie etc.). La linguistique romane a intérêt à préciser les facteurs historiques autochtones qui ont produit ce décalage. Bien que ceci ne soit pas mon propos, je vais en tenir compte en me référant, dans l'ANNEXE, non pas aux territoires des grandes langues romanes actuelles, mais à des zones limitées. En y regardant de plus près, on constate qu'il manque un ensemble de zones importantes: la Roumanie. Je l'ai laissée de côté⁴ parce que la situation linguistique en Roumanie est effectivement très particulière et qu'elle demanderait un examen plus approfondi qui aurait dépassé le cadre de cet article.⁵ Cela ne veut pas dire qu'il soit absolument impossible d'appliquer à la Roumanie, du moins en partie, les résultats que je vais présenter.⁶

Reprenons donc le problème de la typologie explicative des plus anciens documents romans. Le classement par zones limitées est sans aucun doute

¹ Cf. Ruggieri 1949; Iordan 1962, I; Tagliavini 1972, 481-551; Moreno/Peira 1979; Sampson 1980.

² Cf. Baldelli 1987, 28.

³ A propos de l'importance culturelle et linguistique de cette zone cf. Baldelli 1983; 1987.

⁴ Le groupe de travail fribourgeois, lui aussi, a d'ailleurs exclu la Roumanie de ses recherches.

⁵ Pour plus de détails cf. Windisch, dans ce volume.

⁶ A propos du plus ancien document du roumain (*Scrisoarea boierului Neacșu din Cîmpulung*) cf. aussi Koch 1990, 153-155.

supérieur au classement traditionnel par langues; toutefois, il ne suffit pas pour expliquer à fond le passage à l'écrit des idiomes romans.

Evidemment, il n'a pas échappé aux romanistes que nous retrouvons, dans toute la Romania, les mêmes types de textes, les mêmes genres littéraires et non-littéraires ou – comme je dirais – les mêmes **traditions discursives**⁷ qui accompagnent pour ainsi dire le passage à l'écrit.

Cette récurrence des traditions discursives est un critère de classement absolument indépendant des zones linguistiques et un élément typologique beaucoup plus pertinent, car, pour expliquer le processus du passage à l'écrit, il faut se baser sur la conscience linguistique des personnes mêmes qui ont écrit ou bien rédigé les premiers textes romans. Celles-ci concevaient leur texte en premier lieu comme l'exemplaire d'une tradition discursive donnée – le sermon, le testament, la poésie des troubadours etc. –, et ce n'est que par rapport à cette tradition discursive qu'elles choisissaient, en second lieu, leur idiome à caractère plus ou moins local ou même hybride.

Il n'est donc pas étonnant que Lorenzo Renzi, dans sa *Nuova introduzione alla filologia romanza*, se soit servi du critère de ce que j'appelle les traditions discursives. Il nous présente en tout quatre catégories: deux catégories religieuses (la prédication et les textes paraliturgiques) et deux catégories laïques (la poésie profane et les documents juridiques et administratifs).⁸

Malgré sa pertinence indéniable, cette grille de classification paraît, dans un sens, trop abstraite. Elle rassemble sous une même rubrique des documents extrêmement différents comme p.ex. l'*Auto de los reyes magos* et la *Formula di confessione umbra* («textes paraliturgiques») ou bien les *Serments de Strasbourg* et le *Conto navale pisano* («documents juridiques et administratifs»). Or, d'un autre point de vue, on a l'impression que les rubriques de Renzi sont plutôt trop concrètes. C'est lui-même qui nous le signale indirectement: il y a deux documents importants des origines romanes qui ne rentrent pas du tout dans ces catégories, à savoir le *Graffito della Catacomba di Commodilla* et l'*Iscrizione di San Clemente*.

Au fond, ce n'est pas le choix de catégories plus ou moins abstraites qui est en jeu ici. Disons plutôt: il faut, certes, chercher des catégories relativement concrètes au niveau des traditions discursives pour bien marquer la spécificité de chaque groupe de documents, mais cette spécificité s'inscrit dans des per-

⁷ J'ai mis en évidence la nécessité du concept de 'tradition discursive', dans le cadre de la théorie du langage, dans Koch 1988, 341s., et Koch (en préparation); cf. aussi Schlieben-Lange 1983, 138ss. – Pour l'application de ce concept au problème du passage à l'écrit des langues romanes cf. Frank/Hartmann, dans ce volume, 31-37; 207-226.

⁸ Cf. Renzi 1985, 239-249.

spectives plus générales; et pour saisir ces perspectives, nous avons besoin de catégories non pas plus abstraites, mais plus analytiques, plus détachées des particularités historiques des traditions discursives et – inutile de le dire – absolument indépendantes des différentes zones linguistiques.

C'est justement dans le cadre de la philologie romane qu'un premier pas vers des catégories de ce type a été fait voilà plus de 25 ans déjà. Je parle ici de la discussion fructueuse entre Helmut Lüdtke (1964) et Peter Wunderli (1965) sur les concepts de procès-verbal et de lecture publique, discussion dont les éléments constitutifs ont été repris par Francesco Sabatini (1968). Il est grand temps, à mon avis, d'intégrer ces résultats dans l'ensemble des nouveaux concepts théoriques dont nous disposons aujourd'hui en matière d'oralité et de scripturalité.

2. Oralité et scripturalité

Les premiers documents romans ont-ils un caractère scriptural? Voilà une question qui mérite d'être examinée avec une prudence extrême. Nous aurions tendance à y répondre volontiers par l'affirmative, mais rappelons-nous que bon nombre de ces documents ont été fixés par voie scripturale pour être réalisés en fin de compte par une lecture orale. L'opposition 'oral/scriptural' qui est en cause ici concerne exclusivement la réalisation *médiale* d'un énoncé. Pour désigner cette opposition médiale je me servirai, par la suite, des termes '(code) phonique' et '(code) graphique' conformément à la terminologie du romaniste allemand Ludwig Söll (v. fig. 1).

Or, nous savons tous – et Ludwig Söll l'a bien démontré⁹ – que l'opposition 'oral/scriptural' peut avoir un sens complètement différent. Il est évident qu'un document juridique, lu à haute voix, n'en perd pas pour autant son caractère scriptural, car sa conception est profondément scripturale, indépendamment de la réalisation médiale. Wulf Oesterreicher et moi-même dénommons cet aspect *conceptionnel* de l'oralité et de la scripturalité par les termes 'immédiat communicatif' (= 'oralité conceptionnelle') et 'distance communicative' (= 'scripturalité conceptionnelle').¹⁰ Les concepts d'immédiat

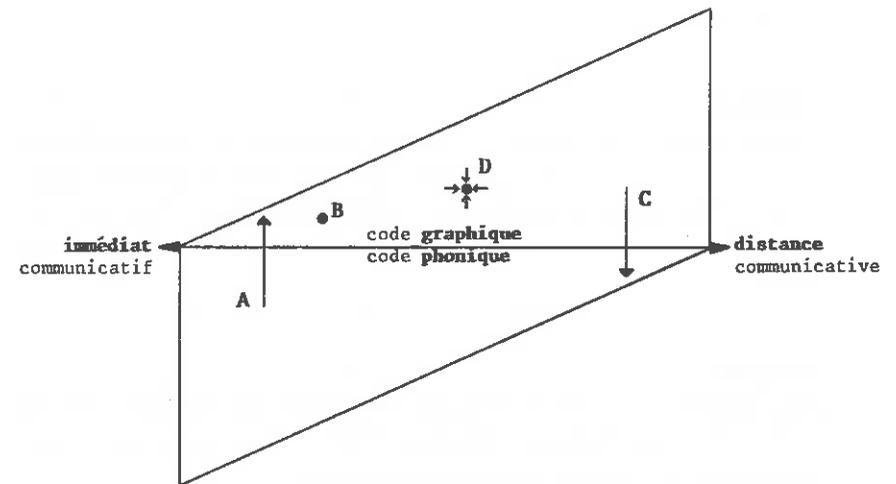
⁹ Cf. Söll 1985, 17-29; Koch/Oesterreicher 1985, 17-19; cf. aussi Peytard 1971, 15-17, 43-46; De Mauro 1971.

¹⁰ Cf. Koch/Oesterreicher 1985, 19-23; 1990, 8-15; Koch 1986, 117-120; Koch (en préparation); Oesterreicher 1988, 370-378.

et de distance se rapportent à deux attitudes communicatives opposées, déterminées par des situations communicatives contraires.

L'immédiat comporte une communication face à face, spontanée, privée, dialogique, hautement émotionnelle, fortement rattachée à la situation et aux actions concomitantes etc.; la distance en est le contraire exact: une communication entre des personnes séparées, préméditée, publique, monologique, sans émotion, détachée de la situation et de toute action etc. Bien entendu, ces deux notions ne décrivent que les extrémités d'un continuum communicatif comme le montre la fig. 1. Entre l'immédiat extrême et la distance extrême, il y a toute une gamme conceptionnelle:

fig. 1



Ce schéma symbolise aussi les affinités qui existent entre les médias et les conceptions. Il va de soi que l'immédiat communicatif se réalise de préférence par voix phonique tandis que la réalisation graphique est le fief de la distance communicative. Pourtant, ces affinités n'infirment pas l'existence des combinaisons inverses, c.-à-d. 'immédiat communicatif à réalisation graphique' et 'distance communicative à réalisation phonique'. Il s'agit, là, bien au contraire, de combinaisons particulièrement intéressantes pour le passage à l'écrit des langues romanes.¹¹

¹¹ Cf. aussi Schlieben-Lange 1983, 81.

En effet, le modèle de l'oralité et de la scripturalité tel que le présente la fig. 1 me paraît être une base utile pour notre typologie explicative des plus anciens documents romans. Ce modèle nous permet d'identifier quatre constellations communicatives fondamentales (v. aussi l'ANNEXE):

Catégorie A:

Elle comprend tous les énoncés du type 'immédiat' qui ont subi un transcodage phonique → graphique (symbolisé par une flèche dans fig. 1). C'est ce que j'appelle l'oralité mise par écrit.

Catégorie B:

Elle contient les listes en tant que documents à réalisation graphique obligatoire, mais à caractère conceptionnel assez particulier. Je reviendrai sur ce point.

Catégorie C:

C'est le contre-pied exact de la catégorie A, à savoir des énoncés du type 'distance' qui ne sont fixés par écrit que pour être prononcés à haute voix. Ce transcodage graphique → phonique est également symbolisé par une flèche dans fig. 1. J'appelle cette constellation scripturalité à destin vocal¹².

Catégorie D:

Elle englobe tous les documents comportant des tensions ou des contrastes linguistiques qui impliquent très souvent une prise de conscience métalinguistique ou métacommunicative.

Ces quatre catégories ne sont pas toutes exclusives. Il y a par exemple des intersections entre les catégories C et D (cf. 6.) ainsi que des phénomènes de glissement de la catégorie A à la catégorie B (cf. 4.). Il n'y a que les catégories A/B et C qui soient mutuellement exclusives.

¹² Je reprends ici la terminologie de Paul Zumthor qui oppose «le texte [...] à destin vocal» au «texte proposé à la lecture» (1987, 213).

3. L'oralité mise par écrit¹³

Examinons maintenant de plus près notre catégorie A 'oralité mise par écrit'. Dans une première approche naïve, on pourrait être tenté de croire que celle-ci est la constellation par excellence qui provoque le passage à l'écrit de la langue vulgaire romane. Nous avons effectivement dans la Romania du Haut Moyen Age une division des tâches communicatives telle que le latin (ou une langue de culture non romane) se trouve, en principe, cantonné dans le domaine de la distance communicative tandis que l'immédiat communicatif est réservé à la langue vulgaire.¹⁴ Quoi de plus naturel alors que de penser que dans toute la Romania, on a employé, à partir d'un certain moment, la langue vulgaire dans tous les cas où l'on voulait absolument réaliser dans le code graphique des énoncés du type 'immédiat' normalement réalisés dans le code phonique?

Mais il n'en est rien. Nous constatons, bien au contraire, que c'est justement la catégorie de documents la moins répandue (v. la partie A de l'ANNEXE). Jusqu'ici je n'en ai trouvé des manifestations que dans certaines régions italiennes, dans le Forez et en Suisse.

À l'intérieur de cette catégorie, il faut distinguer quatre types qui correspondent à des situations assez différentes quant à la fonction de l'immédiat communicatif.

Dans le cas du type A.1, je parlerais d'inscription parlante. Je pense ici au *Graffito della catacomba di Commodilla* à Rome (A.1.a)¹⁵ et à une mosaïque à Casale Monferrato au Piémont (A.1.b)¹⁶. En fait, nous nous trouvons dans ces cas devant une inscription qui semble nous parler dans le cadre immédiat d'une situation donnée.

¹³ v. ANNEXE, partie A.

¹⁴ Cf. Lütke 1964, 4s.; Pagliaro 1970, 19-24; Berschin et al. 1978, 61-65; Koch/Oesterreicher 1990, 129s. Dans le cas de l'opposition 'latin écrit/roman parlé', nous avons affaire à une situation de diglossie (cf. Ferguson 1959). Si c'est une langue de culture non-romane qui coexiste de la même manière avec la langue vulgaire romane, nous parlons plutôt de bilinguisme (mais ce concept s'applique également à l'opposition profonde entre le latin écrit et le gallo-roman septentrional parlé après la Réforme carolingienne). – Les tentatives de réduire la différence entre le latin écrit et le roman parlé ainsi que la Réforme carolingienne à des faits d'ordre purement médial (cf. Wright 1982) sont problématiques (cf. Berschin/Berschin 1987, 1-8).

¹⁵ NON DICERE ILLE SECRITA A BBOCE; cf. Sabatini 1987, 27-30; 1968, 336, 341s.; Fassò/Menoni 1979/80, 19.

¹⁶ Il s'agit d'une invitation à l'offrande qui renvoie directement au tronc (*arca*) de l'église Sant'Evasio: QUA L'È L'ARCA DE SAN VAX; cf. Coppo 1965/66, 239-244; Sabatini 1968, 336.

S'il y a déjà, dans ce type A.1, un élément d'imitation de l'immédiat, ceci vaut à plus forte raison pour le type A.2 où nous avons affaire à de vraies bandes dessinées sous forme d'inscriptions qui reproduisent, dans les contributions verbales des participants d'une petite scène, l'immédiat communicatif, stylisé, bien entendu, par un artiste. Il faut mentionner ici l'*Iscrizione di San Clemente* à Rome (A.2.a)¹⁷ et deux mosaïques piémontaises à Casale Monferato et à Vercelli (A.2.b et A.2.c)¹⁸.

Notre troisième type d'oralité mise par écrit nous permet de reprendre dans un certain sens la thèse de Helmut Lüdtke concernant le procès-verbal dans les origines romanes.¹⁹ Peter Wunderli, qui, à juste titre, a mis en cause la portée de cette thèse, nous signale néanmoins un véritable procès-verbal provenant de la Toscane: les *Testimonianze di Travale* (A.3.a).²⁰ J'y ajouterais les *Dépositions de témoins de Lio Mazor* (A.3.b) et les *Registres audienciers* du Forez (A.3.c).²¹ Dans les deux cas, un texte juridique latin contient des citations en langue vulgaire qui rendent exactement à la manière d'un procès-verbal des énoncés réels du type 'immédiat'²² qui acquièrent une valeur justificative dans un procès.

Un quatrième type d'oralité mise par écrit, l'épreuve de plume «immédiate» (A.4), est peut-être plus important qu'on ne le croit. Dans l'état actuel des recherches, je ne peux en signaler qu'un seul exemple: l'*Epreuve de plume de Wurtzbourg* (A.4.a). Mais je sais que le groupe de travail fribourgeois prêtera particulièrement attention aux épreuves de plume. Si certains de ces documents appartiennent à la catégorie de l'oralité mise par écrit, ce n'est que dans la mesure où ils se composent de petites phrases caractérisées par l'immédiat, sans aucune prétention conceptionnelle ou même poétique, phrases que le scribe note, comme s'il se parlait à lui-même ou comme s'il voulait taquiner un camarade. Ceci s'applique parfaitement à l'*Epreuve de*

¹⁷ Cf. Sabatini 1968, 336, 340s.; 1983, 171 n. 7; Pasquini 1975, 128ss.; Castellani 1976, 111-121; Renzi 1985, 298-304; Raffaelli 1987; cf. aussi Strazzulla 1980, 19.

¹⁸ Il s'agit de deux scènes de duel. A Casale (église Sant'Evasio; cf. n. 17), l'un des deux bretteurs défie l'autre en proférant TO SCANA (*Prends ça! Tue-moi!*). A Vercelli (mosaïque qui a été transférée de l'église Santa Maria Maggiore au Museo Leone), les deux guerriers s'injurient mutuellement: FOL (*diable!*) – FEL (*félon!*). Cf. Coppo 1965/66, 244-257; Sabatini 1968, 336.

¹⁹ Cf. Lüdtke 1964, 7s.

²⁰ Cf. Wunderli 1965, 59s.

²¹ Les *Ingiurie, impropri, contumelie ecc.* de Lucques (1330-1338; ed. Marcheschi 1983) représentent des documents similaires, mais vu la chronologie du passage à l'écrit en Toscane, ils n'appartiennent plus aux origines proprement dites.

²² Cf. Wunderli 1965, 47 n. 11, 60ss.

*plume de Wurtzbourg*²³, mais non pas, p. ex., à l'*Indovinello veronese* (D.8.b) qui, du point de vue technique, est sans aucun doute une épreuve de plume.

Nous avons donc un nombre relativement restreint de documents romans dans lesquels la langue vulgaire ne subit pas de changement conceptionnel: elle reste essentiellement dans son domaine qui est celui de l'immédiat. Le changement est surtout d'ordre médial. Et pourtant il s'agit, là, déjà d'un fait remarquable, car à l'époque, le latin dominait non seulement la scripturalité conceptionnelle (le domaine de la distance), mais aussi la scripturalité médiale. Or, le type de langue vulgaire qui pénètre dans les documents de la catégorie A n'est nullement une création ex nihilo. Cette infiltration – nous le savons grâce aux recherches de Francesco Sabatini – s'est préparée pendant longtemps. C'est depuis le VI^e siècle que nous trouvons dans des documents «latins» une langue intermédiaire entre le latin et la langue vulgaire.²⁴ C'est ce que Sabatini appelle la *scripta latina rustica*; et j'ajouterais que les attestations de cette *scripta latina rustica* sont en général marquées par une tendance à l'immédiat communicatif. La langue des documents de notre catégorie A se rattache manifestement à cette tradition de *scripta*; elle n'en est qu'une radicalisation.

4. Les listes²⁵

Si nous examinons de plus près les attestations de la *scripta latina rustica* dans des documents juridiques et administratifs, nous constatons que les passages en question ont un caractère communicatif assez particulier. Non seulement ils se situent en dehors du formulaire juridique, comme l'a déjà fait remarquer Sabatini,²⁶ mais il saute aux yeux que très souvent, nous avons affaire à des énumérations ou – plus précisément – à des listes: des listes d'objets dans une donation ou dans un testament, des listes de redevances, des inventaires etc. Les listes de ce genre sont sûrement le domaine le plus typique de l'emploi de la *scripta latina rustica* presque partout dans la Romania.

On ne s'étonne donc pas de voir cette piste déboucher sur le passage à l'écrit des langues vulgaires proprement dites. Voilà notre catégorie B qui

²³ DIDERROS NE HABE DIEGE MUSCHA (*Didier a dix mouches*); cf. Liver 1982, 108.

²⁴ Cf. Sabatini 1965; 1968; cf. aussi Avalle 1970, VII-XV. A propos de la notion de *latinum circa romanum* reprise par Avalle, cf. déjà Menéndez Pidal 1964, 459 n. 1.

²⁵ V. ANNEXE, partie B.

²⁶ Cf. Sabatini 1965, 975ss.; 1968, 328ss., et, avant lui, p.ex. Uddholm 1953, 231s.

comprend les listes parmi les plus anciens documents romans. Dans Koch 1990, j'ai étudié en détail le problème des listes dans les origines romanes. Je n'en reprendrai ici que les points essentiels.

D'abord l'aspect **quantitatif**: la catégorie B (les listes) se révèle nettement plus importante que la catégorie A (l'oralité mise par écrit). Il y a effectivement un très grand nombre de listes ou de documents contenant des listes qui comptent parmi les tout premiers documents romans.²⁷ Je ne vais pas les mentionner un à un ici (v. la partie B de l'ANNEXE). On y trouve des documents moins connus comme une série de *querimoniae* catalanes (B.5) ou des inventaires dalmates (B.14), mais aussi des documents très connus comme le *Document de Rodez* (B.3) ou le *Conto navale pisano* (B.4).

Venons-en à l'aspect **qualitatif**: l'omniprésence des listes dans les origines romanes et dans la scripturalité en général s'explique par leur utilité extraordinaire pour l'administration, la coordination du travail et la juridiction. La liste est une technique communicative extrêmement utile parce qu'elle nous permet d'enregistrer, d'accumuler, de recueillir et de sélectionner une quantité d'informations contingentes qu'il serait impossible de confier à la mémoire humaine. Ceci est dû au caractère à la fois sophistiqué et simple de la liste.

La liste est sophistiquée en tant que technique entièrement tributaire du code graphique, c.-à-d. de l'écriture. Mais ce qui nous intéresse le plus ici, c'est le principe linguistique qui sous-tend la liste. L'agencement des entrées d'une liste prévoit la juxtaposition d'éléments liés entre eux par une relation de similarité, principe d'une simplicité extraordinaire. La production et la réception de documents rédigés d'après ce principe ne rencontrent pratiquement pas d'obstacle linguistique **pourvu que** l'on dispose d'un contexte pragmatique assez puissant pour englober les informations souvent disparates contenues dans la liste.

Somme toute, une liste est un produit linguistique – je ne parlerais plus de 'texte' dans ce cas-là – qui est obligatoirement lié au code graphique, mais dont le caractère conceptionnel est plus proche de l'immédiat que de la distance. Que la langue vulgaire, en tant qu'idiome de l'immédiat, s'infilte avec une facilité considérable dans les listes, n'a rien de surprenant.

Etant donné que la liste radicalise, dans un sens, la structure syntaxique de l'énumération, il n'est pas exclu que le point de départ de certaines listes soit une énumération spontanée réalisée par voix phonique et fixée par écrit après coup, ce qui rapprocherait les listes du procès-verbal (A.3).²⁸ Mais ce glisse-

²⁷ Cf. aussi Sabatini 1965, 936; 1968, 340 (et n. 70).

²⁸ Cf. aussi Sabatini 1968, 328ss.; 1983, 170 n. 7.

ment potentiel entre nos deux catégories A et B (ancrées toutes les deux dans l'immédiat communicatif) ne doit pas nous empêcher de saisir le caractère pragmatique essentiellement nouveau que revêt une véritable liste par rapport à une énumération pure et simple²⁹ (et en ce sens, la quasi-totalité des spécimens de notre catégorie B sont de vraies listes: v. l'ANNEXE).

Une dernière observation concernant les listes: je n'ai pas intégré dans cette catégorie B les glossaires qui au fond, ne représentent autre chose que des listes de mots. Mais puisque les glossaires sont de nature éminemment métalinguistique, il s'impose de les incorporer dans la catégorie D (v. l'ANNEXE: D.3, D.4).

5. La scripturalité à destin vocal³⁰

J'en viens à ma catégorie C que j'ai appelée la **scripturalité à destin vocal**. Cette catégorie est foncièrement différente des catégories A et B, car elle contient des textes marqués par une tendance nette à la distance communicative.

Je profite de l'occasion pour expliquer enfin les termes de 'document' et de 'monument' qui apparaissent côte à côte dans le titre de cet article et dont je n'ai utilisé pour l'instant que le premier. En me servant de cette terminologie, je m'inspire d'une distinction de Paul Zumthor³¹ que j'adapte à mon cadre conceptuel. Les catégories A et B ne contiennent que de simples 'documents' qui appartiennent plutôt au domaine de l'immédiat. La catégorie C, par contre, est celle des vrais 'monuments', des textes d'une grande portée culturelle ou politique orientés vers la distance communicative.³²

Par conséquent, la langue vulgaire effectue ici un passage à la sphère conceptionnelle de la distance réservée jusqu'alors au latin. Même si ce passage se rattache en quelque sorte à l'expérience de la *scripta latina rustica*, d'après Sabatini,³³ il représente, en tant que passage conceptionnel, un grand pas en avant, un pas beaucoup plus révolutionnaire que ne l'est le simple passage de

²⁹ Cf. Koch 1990, 142-144, 147.

³⁰ V. ANNEXE, partie C.

³¹ Cf. Zumthor 1960; Fassò/Menoni 1979/80, 16ss., 32 n. 28; Sabatini 1983, 171 n.8.

³² Il s'agit en général de ce que Lausberg (1979, §§ 11-19) appelle «Wiedergebrauchsrede» (cf. aussi Wunderli 1965, 44s., 52, 56, 62; Folena 1973, 504).

³³ Cf. Sabatini 1968, 344, 351-353, cf. aussi Uytfanghe 1977, 79ss.

la *scripta latina rustica* à la langue vulgaire que nous avons observé dans les documents des catégories A et B.

Mais la langue vulgaire n'a accès au domaine de la distance que dans des conditions médiales bien définies. Et nous voilà enfin face au critère fondamental mis en évidence par Lüdtké (1964) et surtout par Wunderli (1965): les monuments de la catégorie C sont destinés à la lecture publique ou – exprimé en termes plus généraux – au transcodage graphique → phonique tel que le représente la fig. 1 (flèche C).

Quant au critère du transcodage, un problème se pose toutefois: au Moyen Age, tout comme dans l'Antiquité, on avait l'habitude de lire, à haute voix ou du moins avec une phonation minimale, tout ce qui avait été écrit.³⁴ La lecture à haute voix s'appliquait en particulier à des textes de grande importance et, par là-même, surtout à des textes du type 'distance', et cela indépendamment de la langue dans laquelle ils avaient été rédigés (latin, langue vulgaire romane etc.) et indépendamment des origines romanes. La présence, dans les origines romanes, de textes du type 'distance' lus à haute voix ne serait donc pas très significative.

Pour éviter de tels résultats plus ou moins banals, il faut préciser la formule 'scripturalité à destin vocal'. En fait, notre catégorie C comprend uniquement des textes dans lesquels la réalisation phonique a une fonction constitutive et essentielle au niveau des traditions discursives. J'ai l'impression que cette fonctionnalité de la réalisation phonique peut résulter de trois facteurs différents, mais non pas mutuellement exclusifs:

- [i] une situation de contact entre les clercs (ou les juristes, ce qui revient en général au même) et les laïcs illettrés qui n'ont accès qu'au code phonique.³⁵ (CONTACT)
- [ii] la présence de témoins dans un contexte juridique ou de spectateurs dans un contexte théâtral³⁶: ils sont venus pour regarder et pour écouter. (RECEPTEUR)

³⁴ Cf., entre autres, Balogh 1926/27; Crosby 1936; Scholz 1980, 35-111; Saenger 1982, 367-383. Selon Zumthor (1987, 18s.), nous nous trouvons à une époque d'«oralité» non pas primaire, mais «mixte» ou du moins «seconde».

³⁵ Cf. Grundmann 1958, 38-52; Thompson 1939; Auerbach 1960, 212, 215; Bäuml 1980, 239-249; v. aussi l'ANNEXE: D.1.

³⁶ J'entends ceci dans un sens plus précis que celui de la «théâtralité» généralisée qui, selon Zumthor (1987, 289), caractérise toute littérature médiévale.

- [iii] un texte à caractère poétique au sens strict et donc formellement lié, versifié: ceci implique la présence d'effets sonores et rythmiques qui sont intimement liés à la voix humaine. Un tel texte invite au chant ou à la récitation plutôt qu'à la lecture.³⁷ (TEXTE)

Comme je l'ai déjà dit, le phénomène de la scripturalité à destin vocal (catégorie C) est diamétralement opposé au phénomène de l'oralité mise par écrit (catégorie A). Les documents de la catégorie A maintiennent le caractère conceptionnel de la langue vulgaire pour en abandonner la réalisation médiale normale. Les monuments de la catégorie C, en revanche, sont centrés sur la réalisation médiale normale de la langue vulgaire pour transposer celle-ci dans un domaine conceptionnel nouveau, le domaine de la distance.

Il n'y a pas de doute: les traditions discursives qui ne reposent pas entièrement sur le contact phonique entre l'émetteur et le récepteur s'ouvrent en général nettement plus tard à la langue vulgaire. Je pense p.ex. à la prose littéraire: au Moyen Age, elle est, certes, toujours susceptible d'une lecture à haute voix, mais elle est tout à fait accessible à une réception sans intervention de la voix (facteur [iii]).³⁸ De plus, les débuts de la prose romane connaissent déjà un public laïc lettré, comme l'a démontré Wolf-Dieter Stempel (facteur [i]).³⁹

Jetons maintenant un coup d'œil sur les différents types de monuments que comprend notre catégorie C.

En premier lieu – et cela correspond à notre type C.1 – , il faut évidemment mentionner les serments et les dépositions de témoins, traditions discursives qui s'appuient entièrement sur la (re-)production phonique d'un acte linguistique devant des témoins (facteur [ii]) dans une situation marquée par la solennité, par le rituel, bref par la distance communicative. Inutile de renvoyer ici aux *Serments de Strasbourg* (C.1.a) et aux *Placiti campani* (C.1.b).⁴⁰

³⁷ Cf. Zumthor 1972, 79-81; 1987, 19ss., 203ss., 269ss.; quant à la prose v. n. 38.

³⁸ Cf. Zumthor 1987, 304: «[Au milieu du XIII^e siècle] le texte du 'roman' avait [...] acquis, grâce en partie à l'usage de la prose, une capacité d'abstraction, de réflexion sur soi, d'autotélie qu'il ne possédait pas en régime plus librement vocal. L'écrit tire, si je puis dire, sur ses amarres, aspire à dériver, il récuse le présent de la voix, se complexifie, proclame son existence hors de nous, hors de ce lieu. Or, à de tels effets, la prose se prête mieux que le vers: celui-ci, par son rythme, par le jeu des sons, par la mimique plus accusée qu'exige sa récitation, maintient avec plus de ténacité et d'évidence tous les éléments d'une présence physique et de son environnement sensible.» Cf. aussi Martin 1988, 163s.

³⁹ Cf. Stempel 1972, 587s., 590, 595s.

⁴⁰ Cf. Auerbach 1960, 213; Wunderli 1965, 51-56; Fassò/Menoni 1979/80, 16ss.

Ajoutons encore quelques serments provençaux (C.1.c) et piémontais (C.1.d) et une déposition de témoin grisonne⁴¹ (C.1.e).

Le second type de texte (C.2) est constitué par les **bénédictions** et les **incantations** telles que les deux *Bénédictions de Clermont-Ferrand* (C.2.a) et un *Sconguro* frioulan (C.2.d). Elles s'apparentent aux serments en ce sens qu'elles comportent également la production phonique d'un acte linguistique dans une situation rituelle.

Une tradition discursive qui rentre parfaitement dans le cadre de la scripturalité à destin vocal, c'est la **confession** devant le prêtre dont le caractère rituel est incontestable. Nous en avons plusieurs exemples, dont la célèbre *Formula di confessione umbra* (C.3.a). Il s'y apparente la **prière** que nous trouvons dans le *Cérémonial d'une épreuve judiciaire* (C.3.b).⁴²

Le domaine religieux, qui est déjà présent dans les types C.2 et C.3, est sûrement le domaine le plus important pour la scripturalité à destin vocal dans les origines romanes. Ce qui est essentiel ici, c'est le contact entre les clercs et les laïcs illettrés (facteur [i]). Cela est confirmé par les types de textes que nous allons examiner à l'instant: C.4, C.5 et C.6.

Il n'est pas du tout étonnant que nous trouvions dans le cadre de la scripturalité religieuse à destin vocal les **sermons** (C.4).⁴³ Voilà la tradition discursive pour laquelle la fameuse décision du concile de Tours de 813 atteste expressément le besoin de se servir de la langue vulgaire face aux laïcs. Malgré sa réalisation phonique, le sermon a, en fin de compte, un caractère conceptionnel plus proche de la distance que de l'immédiat.⁴⁴ Ceci explique – entre parenthèses – pourquoi on s'en était tenu pendant assez longtemps au latin dans les sermons.

Je passe maintenant aux traditions discursives littéraires tout en restant dans le domaine religieux. Prenons d'abord la **poésie religieuse** (type C.5).⁴⁵ Elle représente une totalité considérable de textes qui se répartissent dans toute la Romania. Je n'en cite ici que peu d'exemples connus ou moins con-

⁴¹ Cf. Liver 1982, 112 n. 1.

⁴² Cf. Wunderli 1965, 58s. (et n. 60).

⁴³ Pour plus de détails v. Lüdtke 1964, 7; Wunderli 1965, 57-59; Folena 1973, 498ss.; Zink 1976, 21-28, 85-107; Coletti 1983, 22-28; Renzi 1985, 240-242.

⁴⁴ Il s'agit d'une communication, certes, émotionnelle et destinée à des personnes présentes, mais préméditée, publique, monologique, détachée de la situation et de toute action etc. (cf. Koch/Oesterreicher 1990, 9). Si dans les plus anciens sermons romans, le prédicateur «ne s'embarrasse pas de subtilités rhétoriques et n'essaye pas de faire du beau style», il est néanmoins significatif qu'«il ne maîtrise pas parfaitement la syntaxe de la langue vulgaire»: «affronté à un problème un peu difficile [...] il le résout» souvent «très lourdement» (Zink 1976, 264), ce qui crée un ton «appliqué, un ton d'enfant qui récite sa leçon» (263).

⁴⁵ Cf. Auerbach 1960, 214ss.; Delbouille 1972, 562-569, 572; Folena 1973, 502; Renzi 1985, 242s.

nus: la *Séquence de Sainte-Eulalie* picarde (C.5.a), le *Ritmo cassinese* provenant de l'Italia longobarda mediana' (C.5.k), la *Disputa del alma y el cuerpo* castillane (C.5.l), les *Cantigas de Santa Maria* galego-portugaises (C.5.r) et la *Lamentatio Marie* (C.5.s). Comme le montrent ces exemples, il y a, à l'intérieur de ce type, essentiellement trois traditions discursives: l'hagiographie, la dispute et le *planctus virginis*.

Prenons ensuite le type C.6, le **théâtre religieux**.⁴⁶ Un facteur supplémentaire qui intervient ici bien entendu, c'est le spectacle (facteur [ii]). Au début, nous ne trouvons que des passages romans à l'intérieur d'un drame latin, si l'on pense au *Sponsus* galloroman (C.6.a). Plus tard, le texte tout entier est en langue vulgaire, comme dans le *Mystère d'Adam*⁴⁷ (C.6.c) et l'*Auto de los reyes magos* castillan (C.6.e).

Si nous quittons le domaine religieux, il nous reste encore deux types de textes poétiques: C.7 et C.8. Il s'agit de genres profanes⁴⁸ qui représentent des traditions discursives romanes soit en déclin, soit en essor et relativement indépendantes des traditions latines.

Une tradition poétique en déclin ressort des épopées de la *Chanson de Roland* anglo-normande (C.7.a) et du *Cantar de Mio Cid* castillan (C.7.b). La **poésie orale profane**, qui se reflète plus ou moins dans ces œuvres, a son origine – on le sait bien – dans un milieu qui ne dispose que du code phonique.⁴⁹ La notation graphique, secondaire, restera toujours le support d'une réalisation phonique, vocale (facteur [iii]). Du point de vue conceptionnel, la poésie orale ne correspond pas du tout à l'immédiat communicatif pur et simple de la conversation spontanée. Même si elle ne réalise pas la distance communicative poussée des sociétés lettrées, il faut qu'on la considère comme une manifestation particulière de la distance communicative que l'on pourrait appeler '**oralité élaborée**'.⁵⁰

Il ne nous reste maintenant que les traditions poétiques romanes en essor (C.8: **poésie profane en essor**). Sous cette rubrique apparaît notamment la poésie des troubadours et des trouvères dans le Midi et puis dans le Nord de la France, en Galice, en Sicile et en Catalogne (C.8.c/d/g/k/m). Au contraire

⁴⁶ Cf. Renzi 1985, 242s.; Delbouille 1972, 570s.; Frank 1954, 52-84.

⁴⁷ Mis à part les didascalies et les répons qui sont en latin.

⁴⁸ Cf. Renzi 1985, 243-245.

⁴⁹ Cf. Rychner 1955; Montgomery 1977; Ong 1982, 10-30, 33ss., 57-71; Zumthor 1983. Malgré l'épanouissement de la chanson de geste au XII^e siècle, il faut parler d'une tradition poétique en déclin dès la *Chanson de Roland*, car «comme jadis pour les poèmes homériques» et comme pour le *Nibelungenlied*, «la mise par écrit aboutit à la réalisation d'un chef-d'œuvre qui constituait comme le testament de traditions orales désormais condamnées» (Martin 1988, 162).

⁵⁰ Cf. Koch/Oesterreicher 1985, 29-31; Koch (en préparation).

du type précédent, cette poésie n'a jamais été complètement indépendante de l'écriture, même si elle a connu en partie des voies de diffusion orale⁵¹ et qu'elle soit évidemment destinée à une réception vocale (facteur [iii]).

Malgré la concordance essentielle de ces huit types de scripturalité à destin vocal, notre catégorie C est caractérisée par une scission profonde qui sépare les deux derniers types (C.7 et C.8) de tous les autres. Dans ces autres cas, rien ne nous empêche de parler d'un passage du latin à la langue vulgaire qui s'effectue dans le domaine de la distance. Dans le cas de la poésie orale profane et de la poésie profane en essor, un tel passage n'est plus nécessaire puisqu'il s'agit de traditions non latines. On ne fait que maintenir la langue vulgaire même dans la réalisation graphique qui par ailleurs, ne sert que d'appui à une réalisation phonique (vocale) en langue vulgaire.

Et pourtant, il existe une motivation commune à toutes les traditions discursives qui appartiennent à la catégorie C. L'emploi du latin menacerait d'une manière ou d'une autre l'effet communicatif propre à chaque type de texte: effet rituel pour les serments, les bénédictions et les confessions (C.1 – C.3); effet éducatif pour les sermons et la littérature religieuse (C.4 – C.6); effet poétique pour la poésie profane qui est, en ce sens, intraduisible⁵² (C.7 – C.8). C'est d'une part la compréhensibilité (instruction, rite), d'autre part le respect du «libellé» plus ou moins exact (rite, poésie) qui impose la langue vulgaire.

6. Tensions et contrastes linguistiques⁵³

Passons maintenant à notre dernière catégorie, la catégorie D. A première vue, l'ensemble des types de textes que j'ai regroupés ici peut paraître assez hétéroclite. Je crois quand même que la formule 'tensions et contrastes linguistiques' est un dénominateur commun adéquat. Dans la plupart des cas, cette tension ou ce contraste concerne le rapport entre la langue vulgaire et le latin, entre l'immédiat et la distance, entre le code phonique et le code graphique. Dans d'autres cas, ce n'est pas l'opposition au latin qui joue, mais le contact avec une langue quelconque.

⁵¹ Cf. Avalle 1961, 43-57; Delbouille 1972, 575; Martin 1988, 159s.

⁵² Cf. aussi Zumthor 1972, 79.

⁵³ V. ANNEXE, partie D.

Quant à la tension entre la langue vulgaire et le latin, elle peut être le résultat d'une connaissance insuffisante du latin. Si c'est le récepteur qui ne possède pas suffisamment le latin, il s'impose de s'adapter à ses capacités linguistiques, surtout après la Réforme carolingienne. Nous retrouvons ici le problème du contact entre les clercs et les laïcs illettrés que j'ai déjà abordé à propos de la catégorie C (facteur [i]). En effet, le manque de connaissances linguistiques de la part du récepteur (D.1) n'est pas un trait qui caractérise, à lui seul, un type de texte à part. Il recouvre plutôt un certain nombre de types de textes que nous avons déjà trouvés sous d'autres rubriques, tels que le serment, la confession, le sermon, la poésie et le théâtre religieux, tous contenus dans notre catégorie C.

Si c'est l'émetteur qui n'a pas de connaissances suffisantes du latin, il se produit un phénomène dont nous avons les premières attestations assez tôt dans la Romania: je parle des contaminations du latin par des éléments vulgaires comme nous les trouvons surtout dans les chartes des Mérovingiens en France, des Lombards en Italie et des Léonnais au X^e et XI^e siècles.⁵⁴ Dans le Nord de la France où nous sommes encore loin de la langue vulgaire proprement dite, l'évolution logique est interrompue par la Réforme carolingienne de façon que la langue vulgaire surgit brusquement dans les chartes entre la fin du XII^e siècle et la première moitié du XIII^e siècle seulement.⁵⁵ Dans d'autres parties de la Romania qui sont restées plutôt à l'écart de la Réforme carolingienne⁵⁶ – comme la Péninsule ibérique, mais aussi le Midi de la France et l'Italie –, le latin contaminé des chartes devient de plus en plus perméable à la langue vulgaire. Quant à l'Italie, les quelques chartes du XII^e siècle (principalement de l'Italia longobarda mediana) qui sont entremêlées d'éléments, voire de passages entiers en langue vulgaire (D.2.a) ne préparent pas encore l'abandon définitif du latin, du moins au niveau de l'enregistrement graphique.⁵⁷ Dans les chartes de la Péninsule ibérique et du Midi de la France, nous observons, par contre, un glissement progressif vers la langue vulgaire qui finit par l'emporter sur le latin (D.2.b).⁵⁸ Un glissement

⁵⁴ Cf. Politzer 1949; Politzer/Politzer 1953; Menéndez Pidal 1964, 454-460; Avalle 1965, 185-197; Lapesa 1981, 160s.; Lange 1967; Reichenkron 1965, 138-143; cf. aussi Brunel 1925, 136-138.

⁵⁵ Cf. Giry 1925, 467ss.; Gysseling 1949; Koch 1990, 134s. (et n. 45, 46).

⁵⁶ Cf. Uytfanghe 1977, 79.

⁵⁷ Cf. Bresslau 1931, 382s. – Au XIII^e siècle, les candidats au notariat étaient néanmoins obligés de «legere scripturas quas fecerint vulgariter et litteraliter» (Statuts de Bologne, de 1246, cit. Migliorini 1978, 125; cf. aussi Kristeller 1950, 142 n. 15, 144).

⁵⁸ Cf. Lapesa 1981, 161s.; Brunel 1925, 131, 139s.; Giry 1925, 465-467.

analogue s'effectue d'ailleurs, presque partout dans la Romania, à l'intérieur des listes (B).⁵⁹

L'adaptation au niveau linguistique du récepteur et les contaminations de la part de l'émetteur sont des réactions – plus ou moins conscientes – à la tension entre le latin et la langue vulgaire. Elles n'impliquent pas d'activité métalinguistique systématique. Une telle activité métalinguistique intervient par contre dans les gloses et dans les glossaires. A l'époque «protoromane», ce genre de documents est anticipé en quelque sorte, par les *Gloses de Reichenau* et les *Gloses de Kassel*. Elles nous montrent déjà les deux types de contraste linguistique qu'il faut prendre en considération ici.

D'une part, la langue vulgaire peut faciliter l'accès à des textes latins qui sont devenus obscurs (D.3). On pense tout de suite aux *Glosas emilianenses* et *silenses* navarraises (D.3.a et b) etc.

D'autre part, nous assistons au contact direct d'un idiome roman avec une langue non romane. Dans le *Glossario di Monza* lombard et les *Glosse criptensi* c'est le grec (D.4.a et e), dans les *Gloses de Vienne* l'allemand (D.4.b), dans les *Glosse salentine* l'hébreu (D.4.c) et dans le *Glossaire d'un botaniste mozarabe* l'arabe (D.4.d).

Les gloses et les glossaires ne constituent pas un texte roman continu, mais plutôt des bribes de langue vulgaire ou bien des listes de mots. Si les gloses qui accompagnent un texte deviennent de plus en plus «denses», on arrive tôt ou tard à une traduction (D.5). Celle-ci peut être présentée sous forme de version interlinéaire ou bien comme texte indépendant. En général, il s'agit de traductions du latin, comme par exemple dans la *Version interlinéaire d'Einsiedeln* grisonne (D.5.a), dans le fragment catalan de la traduction du *Forum Judicum* (D.5.d) et bien sûr dans une grande partie des *volgarizzamenti* d'Italie⁶⁰ (D.5.h-n). Mais nous avons également une traduction de l'anglais dans le contexte spécifique anglo-normand (les *Lois de Guillaume le Conquérant*⁶¹ (D.5.b)). L'activité des traducteurs castillans sous Alfonso X el Sabio qui vulgarisent des œuvres scientifiques arabes correspond déjà à une étape ultérieure du passage à l'écrit.⁶²

Une conception résolument didactique nous fournit ensuite des modèles grammaticaux ou rhétoriques en langue vulgaire, souvent accompagnés de versions parallèles en latin (D.6), p. ex. les *Parlamenti ed epistole* bolonais de

⁵⁹ Cf. Koch 1990, 156s. (et n. 65, 69), 148s.

⁶⁰ Cf. Stempel 1972, 588, 594, 596; Buck/Pfister 1978, 21ss., 47ss.; Guthmüller 1989.

⁶¹ Cf. Stempel 1972, 591.

⁶² Cf. op. cit., 588s.; Bossong 1979; Lapesa 1981, 237-248.

Guido Fava (D.6.a) qui se situent au carrefour de l'*ars dictandi* latine et de l'*ars arengandi* italienne.⁶³

Jusqu'ici, nous avons eu affaire à un groupe de textes ou d'outils linguistiques qui reflètent surtout les problèmes que pose la coexistence de la langue vulgaire romane et du latin ou d'une autre langue. Passons maintenant à un groupe de textes qui exploitent un certain antagonisme linguistique à des fins esthétiques ou du moins quasi littéraires.⁶⁴

Le type D.7 comprend des textes dans lesquels le contraste entre deux ou plusieurs langues produit un effet poétique particulier.⁶⁵ Souvent, c'est dû tout simplement au genre littéraire. Rappelons notamment la poésie plurilingue ou bilingue (D.7.e et g),⁶⁶ mais aussi les *Harǧas* mozarabes (D.7.b).⁶⁷ Même la mystérieuse *Alba bilingue* occitane (D.7.c) obéit à un principe poétique bien défini en réservant le refrain à la langue vulgaire (ou peut-être même à une langue vulgaire fictive et parodique).⁶⁸

Nous voilà donc arrivés au dernier type de textes (D.8), que j'appellerais **métacommunicatif** puisque ces textes se réfèrent implicitement ou explicitement à une barrière linguistique, conceptionnelle ou médiale. Cette référence reste implicite, si elle a une fonction parodique. Mentionnons ici encore une fois l'*Alba bilingue* (D.7.c)⁶⁹ qui s'apparente, en ce sens, à la *Parodie de la Lex Salica* (D.8.a).⁷⁰ La référence à la barrière linguistique devient un élément explicite du contenu dans l'*Indovinello veronese* (D.8.b) où la langue vulgaire, en contraste avec la phrase latine suivante,⁷¹ sert à dépeindre l'acte d'écrire, mais à travers une métaphore provenant du monde rural illettré.⁷²

⁶³ Cf. Battistini/Raimondi 1984, 24-29; Holtus/Schweickard 1989, 21-35; Koch 1992.

⁶⁴ Au fond, les drames romans qui contiennent des passages en latin (C.6.a; C.6.b; C.6.d) se situent à cheval entre les deux groupes de textes (cf. Ilvonen 1914, 23s.; Tavani 1982, 66-69).

⁶⁵ Cf. Zumthor 1963, 82-111.

⁶⁶ Cf. Tavani 1982, 79-84. – Le *Contrasto* de Cielo d'Alcamo (D.7.f) a un statut particulier dans la mesure où il n'oppose pas directement deux langues, mais qu'il renvoie plutôt indirectement à un dualisme qui existe entre deux variétés de la langue vulgaire elle-même dans le texte qui nous montre un mélange du *volgare illustre* de la *Scuola siciliana* et d'une variété plus «basse» (du point de vue diastratique), plus marquée (du point de vue diatopique) et par là-même plus proche de l'immédiat (Dante la qualifia de «vulgare sicilianum [...] quod prodit a terrigenis mediocribus» et de «prelacionis honore minime dignum» (*De vulgari eloquentia*, I, xii, 6: éd. Mengaldo 1968, 21)). Cf. Monteverdi 1954, 117-121; Contini 1960, 175s.; Segre 1963, 384s.

⁶⁷ Cf. Tavani 1982, 71-73. Quant à D.7.d, cf. Ilvonen 1914, 25s.

⁶⁸ Cf. Delbouille 1972, 567; Chiarini 1974, 14-21; surtout Zumthor 1985, 290s.

⁶⁹ Mais aussi le *Contrasto* de Cielo d'Alcamo (v. n. 66).

⁷⁰ Cf. Sabatini 1968, 340s.; Selig, dans ce volume, 91-108.

⁷¹ *Gratias tibi agimus omnipotens sempiterna deus.*

⁷² Cf. Castellani 1976, 28; Berschin/Berschin 1987, 10-15; Ineichen 1987, 16.

Signalons encore que l'*Iscrizione di S. Clemente* (A.2.a) nous montre également une barrière linguistique dans la mesure où Saint Clément parle en latin au milieu de tous les énoncés en langue vulgaire.⁷³ Mais du fait qu'il s'agit en même temps d'oralité mise par écrit, c'est le latin qui est marqué et non pas la langue vulgaire.

7. Les «lacunes»

Le relevé de plus de 120 (groupes de) documents ou monuments anciens que contient l'ANNEXE se base sur une grille typologique que nous avons pu projeter sur toute la Romania, la Roumanie mise à part. Ce qui frappe, c'est le comportement linguistique identique même dans des parties de la Romania qui n'avaient pas de contact entre elles. Nous pouvons désormais affirmer que, du moins dans la Romania, le soi-disant passage à l'écrit se déroule selon certaines constantes conceptionnelles et médiales.

Pourtant, notre grille ne nous permet pas seulement de faire ressortir les points communs aux différentes parties de la Romania, mais elle nous révèle également la spécificité de certaines zones romanes. Il faut voir non seulement ce que notre relevé contient, mais aussi ce qu'il ne contient pas!

On constate effectivement que les premiers documents romans de la Sardaigne ne se retrouvent pas dans les catégories de notre classement. Cette «lacune» n'est pas due au hasard. On sait depuis longtemps qu'en Sardaigne, le passage de la langue vulgaire à l'écrit s'est produit sous une forme différente. Dès le début, nous avons des *scriptae* relativement élaborées. Les traditions discursives qui apparaissent assez brusquement, sans phase préparatoire, dans un nombre relativement élevé de documents à partir de la fin du XI^e siècle, sont les chartes et les *condaghi* (p.ex. la *Carta volgare* du juge Torchitorio (1070-1080); le *Privilegio «logudorese»* (1080-1085); le *Condaghe* de S. Nicola di Trullas (1130 - XIII^e s.)).⁷⁴ L'ancien sarde n'est nullement comparable à la langue vulgaire d'autres zones qui a pénétré dans les chartes par voie de contamination dans une situation de diglossie, conformément à notre type D.2.

⁷³ Cf. Pasquini 1975, 129s.; Tavani 1982, 56s.; Raffaelli 1987, 53-55. – Un contraste linguistique comparable, mais bien plus indirect, caractériserait également – selon Sabatini (1968, 323 n. 11) – le *Graffito della catacomba di Commodilla* (A.1.a) par rapport à ce qui l'entoure.

⁷⁴ V. la liste de documents proposée par Blasco Ferrer, dans ce volume, 114-116. D'après son analyse, le *Privilegio* est de caractère plutôt arboréen.

Selon une explication traditionnelle, le point de départ du passage à l'écrit en Sardaigne (après l'interruption de la tradition latine) aurait été la situation de bilinguisme sous la domination byzantine, provoquant des *scriptae* d'inspiration grecque. Nous en trouverions les dernières traces (la *Charte de Marseille* écrite en caractères grecs (1083-1103)) à côté du nouveau modèle latinisant qui aurait été greffé sur une tradition écrite déjà existante du sarde lors des nouveaux contacts avec le continent italien au XI^e siècle.⁷⁵

Or, Eduardo Blasco Ferrer vient de présenter une explication nouvelle. Il remet en question la thèse de l'existence d'un bilinguisme gréco-roman dans l'île (même pour les classes lettrées) et de l'apport grec à l'élaboration des *scriptae* sardes. On constate, certes, une coupure dans la tradition latine (VIII^e – IX^e siècle)⁷⁶ due à la domination byzantine et aux invasions arabes, mais la création des *scriptae* sardes serait plutôt le résultat de «la présence [...], dès le onzième siècle, voire auparavant, d'abbés et de greffiers continentaux (surtout de Montecassino et des abbayes bénédictines) capables d'enregistrer les actes sardes et capables d'avoir interpolé des graphies et des unités lexicales alloglottes».⁷⁷ La *Charte de Marseille* écrite en caractères grecs serait une «exception» qui «confirme la règle: le scribe qui a produit ce texte était habitué à lire des livres en grec, mais c'est là une question de forme ou même de mode, pas de substance».⁷⁸

Je n'ai pas l'intention ici de trancher la question, mais de retenir un élément commun à ces deux solutions du «problème sarde»: quels que soient les facteurs essentiels qui aient contribué à la genèse des *scriptae* sardes, le passage à l'écrit s'est déroulé, en Sardaigne, dans des conditions nettement différentes de celles que nous trouvons dans la plus grande partie de la Romania.⁷⁹ Il est donc tout à fait normal que la Sardaigne n'apparaisse pas dans notre tableau.

Le reste de la Romania s'avère, dans l'ensemble, conforme à notre typologie. Chaque zone a évidemment son «profil» particulier, des préférences à elle (et en ce sens, cette typologie ne propose pas une solution définitive, mais un programme de recherches). Il serait d'ailleurs souhaitable de faire une «contre-épreuve» en partant des différentes zones pour voir combien de leurs premiers documents/monuments rentrent dans notre systématique. Comme cela dépasserait le cadre de cet article, je n'en donnerai qu'un seul exemple à titre indicatif. Nous constatons qu'il manque dans notre ANNEXE un groupe

⁷⁵ Cf. Sabatini 1968, 353-355.

⁷⁶ Cf. aussi Merci 1983, 16ss.

⁷⁷ Blasco Ferrer, dans ce volume, 131-132.

⁷⁸ Op. cit., 117; cf. aussi Merci 1983, 16.

⁷⁹ Cf. aussi Merci 1983, 18ss.

de textes très importants pour le passage à l'écrit dans certaines zones ibériques: le *Fuero de Avilés* asturien (ca. 1155), le *Fuero de Madrid* castillan (ca. 1200), les *Furs de València* catalans (milieu du XIII^e s.), les *Foros de Castelo Rodrigo* galego-portugais-léonnais (1280-1290?) etc.⁸⁰ Mais ceci s'explique sans trop de problèmes. Etant donné que les *Fueros/Furs/Foros* résultent de la mise par écrit du droit coutumier local à partir de la deuxième moitié du XII^e siècle, ce sont, certes, des 'monuments' orientés vers la distance communicative, mais malgré leur provenance orale, on ne peut les assimiler à notre catégorie C (C.7?) qui présuppose un caractère essentiellement vocal (ou même poétique); ils n'appartiennent pas non plus à notre catégorie D (D.5) puisque ce ne sont pas des traductions. Il s'agit effectivement d'une tradition discursive assez particulière, intimement liée à l'histoire du droit municipal hispanique.⁸¹

8. Conclusion

Dans ce qui précède, j'ai proposé une typologie des plus anciens documents et monuments des langues romanes, typologie qui se veut explicative. Elle explique, en effet, les motifs différents de ce qu'on appelle le passage à l'écrit de la langue vulgaire. Et j'insiste sur le mot 'différent', car nous avons vu que le soi-disant passage à l'écrit n'est pas du tout un processus unitaire et ne mérite pas, au fond, cette dénomination unitaire.

Nous avons, d'une part, le phénomène du passage de la **langue vulgaire** au **code graphique** qui n'implique pas de changement conceptionnel essentiel (catégorie A: 'oralité mise par écrit').

Nous avons, d'autre part, le phénomène du passage du latin à la langue vulgaire qui implique un passage de la **langue vulgaire** à la **distance communicative**, changement conceptionnel profond (ceci correspond à la plus grande partie de la catégorie C: 'scripturalité à destin vocal').

Nous avons, d'une part, le phénomène de l'accès de la **langue vulgaire** à un **nouveau domaine technique et pragmatique** qui ne s'y oppose pour aucune raison conceptionnelle (catégorie B: 'listes').

Nous avons, d'autre part, l'**impossibilité d'employer le latin** pour des raisons d'ordre pédagogique, métalinguistique, poétique etc. (catégorie D: 'tensions et contrastes linguistiques').

Nous avons enfin la **non-pertinence du latin** pour certaines traditions discursives typiquement romanes (ceci correspond à une petite partie de la catégorie C: la 'poésie profane' (C.7, C.8) à l'intérieur de la 'scripturalité à destin vocal').

A l'époque qu'on appelle «les origines», nous sommes encore loin du moment où la langue vulgaire supprime définitivement le latin dans tous les domaines communicatifs. L'essor de la langue vulgaire commence doucement, sous des formes multiples, dans des domaines souvent opposés du point de vue conceptionnel et médial. Ce n'est que dans la mesure où ces domaines s'étendent et se rejoignent que les idiomes romans recouvrent l'espace communicatif tout entier: les codes graphique aussi bien que phonique, la distance aussi bien que l'immédiat.

⁸⁰ Cf. Moreno/Peira 1979, 173-175, 237-241, 328-330.

⁸¹ Cf. Tomás y Valiente 1979, 133s., 147-154.

A.	L'ORALITÉ MISE PAR ECRIT				
A.1.	Inscriptions «parlantes»				
A.1.a.	<i>Inscrizione della cataomba di Commodilla</i>	1/2 IX	Rome		[Castellani 1976, 31]
A.1.b.	<i>Mosaïque à Casale Monferrato</i>	XI ^m - XII ⁱ	Piémont		[Coppo 1965/66, 239ss.]
A.2.	«Bandes dessinées»				
A.2.a.	<i>Inscrizione di San Clemente</i>	XI ^e - XII ⁱ	Rome		[Castellani 1976, 114]
A.2.b.	<i>Mosaïque à Casale Monferrato</i>	XI ^m - XII ⁱ	Piémont		[Coppo 1965/66, 253ss.]
A.2.c.	<i>Mosaïque à Vercelli</i>	XI ^m - XII ⁱ	Piémont		[Coppo 1965/66, 244ss.]
A.3.	Procès-verbaux				
A.3.a.	<i>Testimonianze di Travale</i>	1158	Toscane		[Castellani 1982, 7s.]
82 Explication de la notation: X ⁱ = début du dixième siècle; X ^m = milieu du dixième siècle; X ^e = fin du dixième siècle; 1/2 X = première moitié du dixième siècle; 2/2 X = deuxième moitié du dixième siècle etc. - Les indications bibliographiques du type [Moreno/Peira 1979, ...] renvoient directement à une édition complète du document/monument en question; celles du type [cf. Moreno/Peira 1979, ...] renvoient soit à une édition partielle, soit à une publication où on trouvera des indications bibliographiques ultérieures. - Les indications du type 'Toscane (ombrien)' expriment des rapports complexes entre la langue (p.ex. l'ombrien) et la région d'origine du document/monument (p.ex. la Toscane).					
A.3.b.	<i>Dépositions de témoins de Lio Mazor</i> (Atti dei podestà)	1312 - 1319	Vénétie		[Levi 1904, 13 - 48]
A.3.c.	<i>Registres audiençiers</i>	1382 - 1389	Forez		[Gonon 1974, 370 - 399]
A.4.	Epreuve de plume «immédiate»				
A.4.a.	<i>Epreuve de plume</i> (Wurtzbourg)	X/XI	Saint-Gall		[Liver 1982, 108]
B.	LES LISTES				
B.1.	<i>Nodicia de xesos et Notitia deganato de sancta Maria de Uec de Maruan</i>	~980 et ~ 1050	Léon		[Menéndez Pidal 1964, 24 - 26]
B.2.	<i>Particigon que feci senigor Sango Garcece</i>	~ 1090	Aragon		[Menéndez Pidal 1964, 43s.]
B.3.	<i>Document de Rodez</i> et autres listes	à partir de 1102	Rouergue		[Brunel 1926/1952: cf. Koch 1990, 132 n. 38]
B.4.	<i>Conto navale pisano, Frammenti d'un libro di conti di banchieri fiorentini</i> et autres listes	à partir de XII ⁱ	Toscane		[Castellani 1982: cf. Koch 1990, 133 n. 40]
B.5.	<i>Querimonias catalanes</i>	1/2 XII - 1210	Catalogne		[Russell-Gebbett 1965, 81 - 86]
B.6.	<i>Phrase dans un rentier latin</i> (Cambrai) et deux <i>Relevés de redevances</i> (Arras/Marchiennes)	2/2 XII (- XIII ⁱ ?)	Flandre-Picardie-Wallonie		[Gysseing 1949, 191 - 195]
B.7.	<i>Inventario fondano</i>	2/2 XII	Italia longobarda mediana		[Monaci/Arese 1955, 27s.]

B.8.	<i>Dichiarazione di Paxia</i>	1178 - 1182	Ligurie	[Castellani 1976, 173s.]
B.9.	<i>Noticia de torto</i>	XII ^e - XIII ^e	Galice-Portugal	[Moreno/Peira 1979, 325s.]
B.10.	<i>Tarifs de péage (Sens)</i>	1201 - 1223	Champagne	[Lecoy de la Marche 1866, 285 - 297]
B.11.	<i>Listes de redevances, Tarifs de péage</i> etc.	à partir de XIII ^e	Lyonnais	[Durdilly 1975: cf. Koch 1990, 136 n. 48]
B.12.	<i>Testaments</i> et autres listes	à partir de 1253	Venise	[Stussi 1965: cf. Koch 1990, 137 n. 49]
B.13.	<i>Usages du mistral des comtes de Vienne</i> et <i>Comptes consulaires de Vienne</i>	1276 et 1389	Viennois	[Aebischer 1950, 52 - 61]
B.14.	<i>Inventaires, Livre de comptes</i> et <i>Relevés de marchandises</i> (Dubrovnik)	(ca.) 1280	Dalmatie	[Bartoli 1906, 262; Folena 1968-70, 370 - 372]
B.15.	<i>Liste des vassaux du comte de Forez</i> et de leurs fiefs et autres listes	à partir de 1288	Forez	[Gonon 1974: cf. Koch 1990, 138 n. 50]
B.16.	<i>Elenco di iscritti alla confraternità</i> <i>dei Battuti, Note/Atti amministrativi</i> et <i>Elenco di Beni</i> (Cividale, Udine, Gerona, Arcegnà)	à partir de 1290 (?)	Frioul	[D'Aronco 1982, 30, 37 - 49, 50 - 52, 62s. etc.; cf. aussi Koch 1990, 139 n. 51]
B.17.	<i>Registro pastoreccio di Laces</i>	1348 - 1351	Val Venosta	[Gerola 1933, 273s.]

C. LA SCRIPTURALITÉ À DESTIN VOCAL

C.1.	Serments et dépositions de témoins			
C.1.a.	<i>Serments de Sirasbourg</i>	842	Poitou? Est de la France?	[Moreno/Peira 1979, 13s.]
C.1.b.	<i>Placiti campani</i>	960/963	Italia longobarda mediana	[Castellani 1976, 59, 61s.]
C.1.c.	Deux <i>Serments féodaux</i>	~ 1103	Provence	[Brunel 1926, 11s., 13s.]
C.1.d.	<i>Giuramentii dei reitiori</i> (Chieri)	1321	Piémont	[Facotto et al. 1967, 104]
C.1.e.	<i>Déposition de témoin</i> dans un pouillé (Müstair)	1389	Grisons	[Liver 1982, 112]
C.2.	Bénédictions et incantations			
C.2.a.	Deux <i>Bénédictions de Clermont-Ferrand</i>	X	Auvergne	[Bischoff 1984, 261]
[<i>Positilla amiatina</i> , Toscane -> D.8.c.]				
C.2.b.	<i>Scongiori aquinai</i>	1/2 XIII	Italia longobarda mediana	[Baldelli 1971, 117]
C.2.c.	<i>Scongioro cassinese</i>	2/2 XIII	Italia longobarda mediana	[Baldelli 1971, 95, 98]
C.2.d.	<i>Scongioro</i>	1365	Frioul	[D'Aronco 1982, 50]

C.3.	Formules de confession et prières				
C.3.a.	<i>Formula di confessione umbra</i>	1087 - 1089	Italia longobarda mediana	[Castellani 1976, 86, 88, 90-96, 98s., 101s.]	
C.3.b.	Prière dans le <i>Cérémonial d'une épreuve judiciaire</i>	XII ⁱ	Normandie	[Foerster/Koschwitz 1921, 171 - 174, l. 5 - 9]	
C.3.c.	Deux <i>Formule di confessione</i> et une <i>Confessione ritmica</i>	à partir de XIII	Salento (?)	[cf. Distilo 1985, 136 - 141];	
C.4.	Sermons				
C.4.a.	<i>Sermon de Valenciennes</i>	938?	Flandre-Picardie-Wallonie	[cf. Sampson 1980, 111 s.]	
C.4.b.	Fragment de la <i>Vita Sancti Cilliani</i>	XI - XII	Flandre-Picardie-Wallonie	[Gysseling 1949, 210]	
C.4.c.	<i>Sermons limousins</i>	~ 1120/- 1170	Limousin	[Chabaneau 1880, 116 - 141]	
C.4.d.	<i>Sermoni subalpini</i>	XII ^e	Piémont	[Pacotto 1967, 78 - 99]	
C.4.e.	<i>Homilies d'Organyà</i>	XII ^e - XIII ⁱ	Catalogne	[cf. Moreno/Peira 1979, 170 - 172]	
C.4.f.	<i>Homélies provençales de Tortosa</i>	XIII ⁱ	Catalogne	[Thomas 1897, 373 - 417]	
C.4.g.	<i>Omelia volgare padovana</i>	1/2 XIII	Vénétie	[cf. Renzi 1985, 263: (lt. 30)]	
C.4.h.	<i>Predica salentina</i>	XIV ^m	Salento	[cf. Distilo 1985, 136]	

C.5.	Poésie religieuse			
C.5.a.	<i>Séquence de Sainte-Eulalie</i>	881?	Flandre-Picardie-Wallonie	[Moreno/Peira 1979, 15s.]
C.5.b.	<i>Vie de Saint-Léger</i>	1/2 X	Flandre-Picardie-Wallonie/ Auvergne	[cf. Henry 1965, 9 - 13]
C.5.c.	<i>Passion de Clermont-Ferrand</i>	X ^e	Nord de la France/Auvergne	[cf. Henry 1965, 3s.]
C.5.d.	<i>Passion d'Augsbourg</i>	X	Nord de la France? Midi? Rhéto-Romania?	[Berschlin et al. 1981, 252]
C.5.e.	<i>Boécis</i>	~ 1000/1050	Limousin	[cf. Sampson 1980, 71 - 73]
C.5.f.	<i>Vie de Saint-Alexis</i>	~ 1040	Anglicterre (anglo-normand)	[cf. Moreno/Peira 1979, 21 - 25]
C.5.g.	<i>Sancta Fides</i>	~ 1050 - 2/2 XI	Aude? Cerdagne/Roussillon? Rouergue?	[cf. Moreno/Peira 1979, 120 - 123]
C.5.h.	<i>Tu autem, In hoc anni circulo et Versus Sancte Marie</i>	XI ^e	Limousin	[Thomas 1951, 195 - 200]
C.5.i.	<i>Voyage de Saint-Brendan</i>	1101 - 1106	Anglicterre (anglo-normand)	[cf. Henry 1965, 20s.]
C.5.j.	<i>L'épître de Saint-Etienne</i>	~ 1130	Touraine	[cf. Pfister 1973, 231]
C.5.k.	<i>Ritmo cassinese</i>	XII	Italia longobarda mediana	[Contini 1960, 9 - 13]
C.5.l.	<i>Disputa del alma y el cuerpo</i>	2/2 XII	Castille	[González Ollé 1980, 48s.]
C.5.m.	<i>Ritmo su S. Alessio</i>	XII - XIII ⁱ	Italia longobarda mediana	[Contini 1960, 17 - 28]

C.5.n.	<i>Elegia giudeo-italiana</i>	XIII ⁱ	Italia longobarda mediana	[Contini 1960, 37 - 42]
C.5.o.	<i>Laudes creaturarum</i>	1224 - 1226	Italia longobarda mediana	[Contini 1960, 33s.]
C.5.p.	<i>Augats, seyós</i>	XIII ^m ?	Catalogne	[Sampson 1980, 45 - 47]
C.5.q.	<i>Epistola farcida de St. Esteve</i>	XIII ^m ?	Catalogne	[Sampson 1980, 48 - 51]
C.5.r.	<i>Cantigas de Santa Maria</i>	1257 - 1279	Galice-Portugal	[cf. Corrêa de Oliveira/ Saavedra Machado 1974, 158 - 166]
C.5.s.	<i>Lamentatio Marie</i>	~1290	Abruzzes	[cf. Melillo 1978, 18 - 20]
C.6.	Le théâtre religieux			
C.6.a.	Strophes dans le <i>Sponsus</i>	XI ^e	Normandie/Limousin	[Thomas 1951, 174 - 186]
C.6.b.	Passages dans <i>Suscitatio Lazari</i> , <i>Ludus super iconia Sancti Nicolai</i> et <i>Danielis iudus</i> (Hilaire et al.)	- 1130	Anjou; Picardie	[Bulst et al. 1989, 37-40, 43-46, 103s., 108s.]
C.6.c.	<i>Mystère d'Adam</i>	XII ^m	Angleterre (anglo-normand)	[cf. Henry 1965, 255 - 258]
C.6.d.	Fragment d'un <i>Pianto di Maria</i> dans la <i>Passione cassinese</i>	XII ^e	Italia longobarda mediana	[Melillo 1978, 16]
C.6.e.	<i>Auto de los reyes magos</i>	XII ^e	Castille	[Moreno/Peira 1979, 241 - 246]

C.7.	Poésie orale profane			
C.7.a.	<i>Chanson de Roland</i>	XI ^e	Angleterre (anglo-normand)	[cf. Moreno/Peira 1979, 26 - 33]
C.7.b.	<i>Cantar de Mio Cid</i>	~1140? XI ^e - XII ⁱ ?	Castille	[cf. González Ollé 1980, 40 - 48]
C.8.	Poésie profane en essor			
C.8.a.	Deux <i>Strophes d'une poésie d'amour</i>	XI ^e ?	Nord de la France/Midi	[Bischoff 1984, 267]
C.8.b.	<i>Poème d'Alexandre</i>	XI ^e - XII ⁱ	Dauphiné	[Sampson 1980, 97 - 100]
C.8.c.	Troubadours	à partir de ~1100	Midi	[cf. Moreno/Peira 1979, 124s., 131 - 145]
C.8.d.	Trouvères	à partir de XII ^m	Nord de la France	[cf. Henry 1965, 220 - 226]
C.8.e.	<i>Proverbi de femene</i>	1152 - 1160	Venise	[Contini 1960, 523 - 555]
C.8.f.	<i>Cantar paralelístico</i>	1158	Castille	[González Ollé 1980, 49]
C.8.g.	Troubadours galiciens	à partir de XII ^e	Galice-Portugal	[cf. Corrêa de Oliveira/ Saavedra Machado 1974, 21 - 157]
C.8.h.	<i>Ritmo bellunese</i>	1193 - 1196	Vénétie	[Castellani 1976, 211s.]
C.8.i.	<i>Ritmo laurenziano</i>	1151 - 57? XII ⁱ ?	Toscane	[Contini 1960, 5s.]
C.8.j.	<i>Ritmo lucchese</i>	1213	Toscane	[Monaci/Aresc 1955, 47s.]

C.8.k.	Scuola siciliana	à partir de 1230/40	Italie méridionale	[cf. Contini 1960, 45 - 164]
C.8.l.	<i>Lamento della sposa padovana</i>	1277?	Vénétie	[Contini 1960, 806 - 809]
C.8.m.	Carverí de Gerona	2/2 XIII	Catalogne	[cf. Russell-Gebbett 1965, 106s.]
C.8.n.	<i>Piruç myo doç incularit,</i> <i>Biello dumlo di valor ci</i> <i>E la four dal nuestri chiamp</i>	XIV	Frioul	[D'Aronco 1982, 32 - 37, 64 - 66]

D. TENSIONS ET CONTRASTES LINGUISTIQUES

D.1.	Connaissance insuffisante du latin (récepteur)			
	cf. C.1., C.3., C.4., C.5., C.6., D.3., D.5., D.6.			
D.2.	Connaissance insuffisante du latin (émetteur)			
D.2.a.	Chartes isolées entremêlées d'éléments vulgaires ⁸³		Italie longobarda médiane; Toscane	[Castellani 1976, 150 - 152, 166, 190 - 192, 202s., 220s.]

83 Je laisse de côté la célèbre *Carta rossanese* (cf. Renzi 1985, 261: (Il. 7)) dont les passages en langue vulgaire paraissent être une falsification postérieure (cf. Pratesi 1970).

D.2.b.	Glissement progressif vers la langue vulgaire dans les chartes		Galice - Portugal	[cf. Corréa de Oliveira/Saavedra Machado 1974, 375ss.]
			Léon; Asturie; Castille; Navarre; Rioja; Aragon	[cf. González Ollé 1980, 19 - 33, 55s., 58s., 60 - 63, 65 - 68, 70s., 133 - 144, 150 - 155, 180 - 185, 189 - 192]
			Catalogne	[cf. Russell-Gebbett 1965, 55 - 62, 65, 67 - 70, 72 - 79, 92 - 94 etc.]
			Midi de la France	[cf. Brunel 1926/52]
D.3.	Gloses et glossaires (latin)			
D.3.a.	<i>Glossas emilianenses</i>	X ^m	Navarre	[cf. González Ollé 1980, 17s.]
D.3.b.	<i>Glossas silenses</i>	2/2 X	Navarre	[cf. González Ollé 1980, 18]
D.3.c.	<i>Glossaire de Tours</i>	XII	Anjou/Normandie	[cf. Foerster/Koschwitz 1921, 207 - 212]
D.3.d.	<i>Glosse cassinesi</i>	XIII ^m	Italie longobarda médiane	[Baldelli 1971, 58 - 80]
D.4.	Gloses et glossaires (langues non romanes)			
D.4.a.	<i>Glossario di Monza</i>	X ⁱ	Lombardie	[Castellani 1976, 41 - 44]
D.4.b.	<i>Gloses de Vienne</i>	XI	Rhénio-Romania? Italie septentrionale?	[cf. Tagliavini 1972, 510]

D.4.c.	<i>Glosse salentina</i>	2/2 XI?	Salento	[cf. Distilo 1985, 129 n. 16]
D.4.d.	<i>Glossaire d'un botaniste mozarabe</i>	~ 1100	Andalousie (mozarabe)	[cf. Sampson 1980, 22s.]
D.4.e.	<i>Glosse criptensi</i>	XIII - XV	Calabre	[cf. Distilo 1985, 136]
D.5.	Version interlinéaire, traductions, «volgarizzamenti»			
D.5.a.	<i>Version interlinéaire d'Einsiedeln</i>	XIII	Grisons	[Liver 1982, 109 - 111]
D.5.b.	<i>Lois de Guillaume le Conquérant</i>	1100 - 1115	Angleterre (anglo-normand)	[cf. Sampson 1980, 127 - 129]
D.5.c.	<i>Traduction de l'évangile selon Saint-Jean</i>	1100 - 1130	Limousin	[cf. Moreno/Peira 1979, 128 - 131]
D.5.d.	Fragments d'une traduction du <i>Forum Iudicum</i>	1/2 XII	Catalogne	[Russell-Cebbett 1965, 80]
D.5.e.	<i>Lo Codi</i>	1134 - 1149	Dauphiné	[cf. Availle 1961, 33, 211]
D.5.f.	<i>Psautiers</i> (Oxford, Cambridge et autres)	à partir de 1/2 XII/XIII ^m	Angleterre (anglo-normand)	[cf. Sampson 1980, 134s.; Pfister 1973, 232]
D.5.g.	<i>Li quatre livre des reis</i>	XIII ^m - 2/2 XII	Normandie/ Angleterre (anglo-normand)	[cf. Foerster/Koschwitz 1921, 191 - 206]
D.5.h.	Fragment des <i>Disticha Catonis</i>	XII	Italie (occitan)	[cf. Availle 1961, 33, 211]
D.5.i.	<i>Volgarizzamento dell'Arte Notaria di Rainero di Perugia</i>	1/2 XIII	Ombrie/Arezzo	[Monaci/Arese 1955, 64 - 68]
D.5.j.	<i>Disticha Catonis et Panfilo</i>	~ 1250	Venise	[cf. Monaci/Arese 1955, 170 - 174, 182 - 186]

D.5.k.	<i>Storie de Troia e de Roma</i>	1252 - 1258	Rome	[cf. Monaci/Arese 1955, 156 - 170]
D.5.l.	<i>Fiore di retorica</i> (Guidotto da Bologna)	1258 - 1266	Bologne	[cf. Monaci/Arese 1955, 191 - 197]
D.5.m.	<i>Le Miracole de Roma</i>	XIII ^m - 2/2 XIII	Rome	[cf. Melillo 1978, 27s.]
D.5.n.	<i>Costituzione e statuto</i> (S.Giorgio)	1321	Piémont	[Pacotto 1967, 105 - 110]
D.6.	Modèles grammaticaux et rhétoriques			
D.6.a.	Formules épistolaires de la <i>Gemma purpurea</i> et <i>Parlamentia et epistole</i> (Guido Fava)	1239 - 1245	Bologne; Toscane (bolonais)	[cf. Monaci/Arese 1955, 57 - 63]
D.6.b.	Passages dans le <i>Liber de regimine civitatum</i> (Giovanni da Viterbo)	1253	Toscane (ombrien)	[cf. Folena 1959]
D.6.c.	<i>Parlamenti ed epistole</i>	1315 - 1330	Piémont	[Pacotto 1967, 111 - 113]
D.6.d.	<i>Frammenti grammaticali et Esercizi di versione</i>	2/2 XIV; XIV ^e	Frioul	[D'Aronco 1982, 52 - 62, 66]
D.7.	Effets poétiques			
D.7.a.	<i>Laudes regiae de Soissons</i>	783 - 787	Ile-de-France	[Availle 1970, 28s.]
D.7.b.	<i>Hargas</i>	à partir de XI	péninsule ibérique (mozarabe)	[cf. González Ollé 1980, 37 - 40]
D.7.c.	<i>Alba bilingue</i>	XI	Midi	[Zumthor 1985, 295, 297 - 299]

D.7.d.	<i>Ad Petrum Abaelardum et De papa scolastico</i> (Hilaire)	~ 1130	Ile-de-France; Anjou	[Bulst et al. 1989, 30s., 47s.]
D.7.e.	<i>Contrasto bilingue et Discorso plurilingue</i> (Raimbaut de Vaqueiras)	avant 1194/1202	(Piémont) ⁸⁴	[Monaci/Arese 1955, 22 - 24]
D.7.f.	<i>Contrasto</i> (Cielo d'Alcamo)	1231 - 1250	Sicile	[Contini 1960, 177 - 185]
D.7.g.	<i>Do frays amorß et Bog deprimi was dustu da</i> (Oswald von Wolkenstein)	1/2 XV	Dolomites	[Kuen 1979, 104 - 107]
D.8.	Effets métacommunicatifs			
D.8.a.	<i>Parodie de la Lex Salica</i>	VIII ^e	Est de la France	[Avalle 1970, 27]
D.8.b.	<i>Indovinello veronese</i>	VIII ^e - IX ^e	Vénétie	[Castellani 1976, 13]
D.8.c.	<i>Postilla amiatina</i>	1087	Toscane méridionale	[Castellani 1976, 103]
D.8.d.	<i>Scritta in volgare amalfitano</i>	~1288	Campania non longobarda	[Sabatini 1962, 18]
	[Alba bilingue, Midi → D.7.c.]			
	[Iscrizione di S. Clemente, Rome → A.2.a.]			

84

Dans ce cas, la localisation n'a pas d'importance puisque les deux poèmes contiennent un mélange de plusieurs langues romanes (provençal et génois pour le *Contrasto*; provençal, italien «neutre», français, gascon et galicien pour le *Discordo*).

Bibliographie

- Aebischer, P. (ed.) (1950), *Chrestomathie franco-provençale. Recueil de textes franco-provençaux antérieurs à 1630*, Bern (Bibliotheca romanica. Series altera, 2)
- Albrecht, J./Lüdtke, J./Thun, H. (eds.) (1988), *Energie und Ergon. Sprachliche Variation, Sprachgeschichte, Sprachtypologie. Studia in honorem E. Coseriu*, 3 vols., Tübingen (TBL, 300)
- Auerbach, E. (²1960), *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im Mittelalter*, Bern
- Avalle, d'A. S. (1961), *La letteratura medievale in lingua d'oc nella sua tradizione manoscritta*, Torino
- Avalle, d'A. S. (1965), *Fonti e caratteri della tradizione letteraria francese delle origini*, IV: *Proto-storia delle lingue romanze*, Torino
- Avalle, d'A. S. (ed.) (²1970), *Latino «circa romançum» e «rustica romana lingua». Testi del VII, VIII e IX secolo*, Padova (Vulgares eloquentes, 2)
- Bäumli, F. (1980), «Varieties and Consequences of Medieval Literacy and Illiteracy», in *Speculum* 55, 237-265
- Baldelli, I. (1971), *Medioevo volgare da Montecassino all'Umbria*, Bari (Biblioteca di critica e letteratura, 9)
- Baldelli, I. (1983), «L'uso del volgare nel Ducato di Spoleto», in *Il Ducato di Spoleto. Atti dell'IX Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo*, Spoleto, 669-682
- Baldelli, I. (1987), «La letteratura dell'Italia mediana dalle Origini al XIII secolo», in A. Asor Rosa (ed.), *Letteratura italiana. Storia e geografia. I: L'età medievale*, Torino, 27-63
- Balogh, J. (1926/27), «Voces Paginarum. Beiträge zur Geschichte des lauten Lesens und Schreibens», in *Philologus* 82, 84-109, 202-240
- Bartoli, M.G. (1906), *Das Dalmatische, II: Glossare und Text - Grammatik und Lexikon*, Wien (réimpress. Nendeln (Liechtenstein) 1975)
- Battistini, A./Raimondi, E. (1984), «Retoriche e poetiche dominanti», in A. Asor Rosa (ed.), *Letteratura italiana, III: Le forme del testo, 1: Teoria e poesia*, Torino, 5-339
- Berschin, H./Berschin, W. (1987), «Mittelatein und Romanisch», in *Zeitschrift für Romanische Philologie* 103, 1-19
- Berschin, H./Berschin, W./Schmidt, R. (1981), «Augsburger Passionslied. Ein neuer romanischer Text des X. Jahrhunderts», in *Lateinische Dichtungen des X. und XI. Jahrhunderts. Festgabe für Walther Bulst zum 80. Geburtstag*, Heidelberg, 251-279
- Berschin, H./Felixberger, J./Goebel, H. (1978), *Französische Sprachgeschichte. Lateinische Basis. Interne und externe Geschichte. Sprachliche Gliederung Frankreichs*, München
- Bischoff, B. (ed.) (1984), *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehnten Jahrhunderts*, Stuttgart (Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 7)
- Blasco Ferrer, E., «Les plus anciens monuments de la langue sarde. Histoire, genèse, description typologique et linguistique», dans ce volume, 109-148

- Bosson, G. (1979), *Probleme der Übersetzung wissenschaftlicher Werke aus dem Arabischen in das Altspanische zur Zeit Alfons des Weisen*, Tübingen (Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie, 169)
- Bresslau, H. (²1931), *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*, III, Berlin (réimpress. 1968/69)
- Brunel, Cl. (1925), «Le latin des chartes», in *Revue des Etudes Latines* 3, 129-141
- Brunel, Cl. (ed.) (1926/1952), *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, Paris
- Buck, A./Pfister, M. (1978), *Studien zu den «volgarizzamenti» römischer Autoren in der italienischen Literatur des 13. und 14. Jahrhunderts*, München (Abhandlungen der Marburger Gelehrten Gesellschaft, Jg. 1977, 1)
- Bulst, W./Bulst-Thiele, M.L./Bieltz, M. (eds.) (1989), *Hilarii Aurelianensis Versus et Iudi, Epistolae. Ludus Danielis Belouacensis*, Leiden (Mittellateinische Studien und Texte, 16)
- Castellani, A. (²1976), *I più antichi testi italiani. Edizione e commento*, Bologna (Storia della lingua italiana e dialettologia, 9)
- Castellani, A. (ed.) (1982), *La prosa italiana delle origini, I: Testi toscani di carattere pratico. Trascrizioni*, Bologna
- Chabaneau, C. (1880/1882/1883), «Sermons et préceptes religieux en langue d'oc du XII^e siècle», in *Revue des langues romanes* 18, 105-146; 22, 157-179; 23, 53-70, 157-169
- Chiarini, G. (1974), «Il bilinguismo dell'alba di Fleury», in *L'Albero* 20/51, 3-21
- Coletti, V. (1983), *Parole dal pulpito. Chiesa e movimenti religiosi tra latino e volgare*, Casale Monferrato (Collana di Saggistica, 6)
- Contini, G. (ed.) (1960), *La letteratura italiana. Storia e testi, II: Poeti del Duecento*, t. 1, Milano/Napoli
- Coppo, A. (1965/66), «Tre antiche iscrizioni volgari su frammenti musivi pavimentali di Casale e Vercelli», *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, 237-266
- Corrêa de Oliveira, A./Saavedra Machado, L. (eds.) (⁵1974), *Textos portugueses medievais*, Lisboa
- Crosby, R. (1936), «Oral Delivery in the Middle Ages», in *Speculum* 11, 88-110
- D'Aronco, G. (ed.) (²1982), *Nuova anologia della letteratura friulana, I: Dalle origini all'Settecento*, Udine
- Delbouille, M. (1972), «La formation des langues littéraires et les premiers textes», in *GRLMA* I, Heidelberg, 559-584
- De Mauro, T. (1971), «Tra Thamus e Theuth. Uso scritto e parlato dei segni linguistici», in T. de Mauro, *Senso e significato. Studi di semantica teorica e storica*, Bari, 96-114
- Distilo, R. (1985), «Per un'analisi della dinamica dialetto/lingua nel medioevo italiano meridionale. Il recupero documentario», in L. Agostiniani/P. Bellucci Maffei/M. Paoli (eds.), *Linguistica storica e cambiamento linguistico*, Roma (SLI, 23), 125-146
- Durdilly, P. (ed.) (1975), *Documents Linguistiques du Lyonnais (1225-1425)*, Paris (Documents Linguistiques de la France. Série francoprovençale, 2)

- Fassò, A./Menoni, V. (1979/80), «Lingua - dialetto - lingua nelle origini romanze», in *Rivista Italiana di Dialettologia* 3/4, 7-37
- Ferguson, Ch. (1959), «Diglossia», in *Word* 15, 325-340
- Foerster, W./Koschwitz, E. (eds.) (⁶1921), *Altfranzösisches Übungsbuch (Die ältesten Sprachdenkmäler mit einem Anhang)*, Leipzig
- Folena, G. (1959), «Parlamenti' podestarili di Giovanni da Viterbo», in *Lingua Nostra* 20, 97-105
- Folena, G. (1968-70), «Introduzione al veneziano ,de là da mar'», in *Bollettino dell'Atlante linguistico mediterraneo* 10-12, 331-375
- Folena, G. (1973), «Textus testis: caso e necessità nelle origini romanze», in V. Branca (ed.), *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo*, Firenze (Civiltà Europea e Civiltà Veneziana, 7), 483-507
- Frank, B./Hartmann, J. , «L'Inventaire systématique des premiers documents des langues romanes. Présentation d'une publication préparée par le SFB 321», dans ce volume, 31-37
- Frank, B./Hartmann, J. , «Les indications métacommunicatives des premiers documents des langues romanes», dans ce volume, 207-226
- Frank, G. (1954), *The Mediaeval French Drama*, Oxford
- Gerola, B. (1933), «Il più antico testo neolatino dell'Alto Adige, I.», in *Studi trentini di scienze storiche* 14, 255-274
- Giry, A. (²1925), *Manuel de diplomatique*, Paris.
- Gonon, M. (ed.) (1974), *Documents Linguistiques du Forez (1260-1498)*, Paris (Documents Linguistiques de la France. Série francoprovençale, 1)
- González Ollé, F. (ed.) (1980), *Lengua y literatura españolas medievales. Textos y glosario*, Barcelona (Letras e ideas. Bibliotheca, 2)
- GRLMA: *Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters*, in Zusammenarbeit mit J. Frappier u.a. herausgegeben von H.R. Jauß und E. Köhler, Heidelberg 1968ss.
- Grundmann, H. (1958), «Litteratus - illitteratus. Der Wandel einer Bildungsform vom Altertum zum Mittelalter», in *Archiv für Kulturgeschichte* 40, 1-65
- Guthmüller, B. (1989), «Die volgarizzamenti», in *GRLMA* X/2, Heidelberg, 201-254
- Gysseling, M. (ed.) (1949), «Les plus anciens textes français non littéraires en Belgique et dans le nord de la France», in *Scriptorium* 3, 190-210
- Henry, A. (ed.) (³1965), *Chrestomathie de la littérature en ancien français, I*, Bern (Bibliotheca Romanica. Series altera, 3)
- Holtus, G./Schweickard, W. (1989), «Rhetorik und Poetik», in *GRLMA* X/2, Heidelberg, 21-48
- Ivonen, E. (1914), *Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen âge. Pater - Credo - Ave Maria - Laetabundus. Textes critiques précédés d'une introduction*, Helsinki (réimpress. Genève 1975)

- Ineichen, G. (1987), «Zwischen Latein und frühem Romanisch (Die Schwelle um 800 n. Chr.)», in *Texa-Etymologie. Untersuchungen zu Textkörper und Textinhalt. Festschrift für H. Lausberg zum 75. Geburtstag*, Wiesbaden/Stuttgart, 14-18
- Iordan, I. (1962), *Crestomație romanică*, București 1962
- Koch, P. (1988), «Norm und Sprache», in Albrecht et al. 1988, II, 327-354
- Koch, P. (1990), «Von Frater Semeno zum Bojaren Neacșu. Listen als Domäne früh verschrifteter Volkssprache in der Romania», in W. Raible (ed.), *Erscheinungsformen kultureller Prozesse. Jahrbuch 1988 des Sonderforschungsbereichs «Übergänge und Spannungsfelder zwischen Mündlichkeit und Schriftlichkeit»*, Tübingen (ScriptOraalia, 13), 121-165
- Koch, P. (1992), «Ars arengandi», in G. Ueding (ed.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen, 1033-1040
- Koch, P. (en préparation), *Distanz und Schriftlichkeit*, Tübingen (ScriptOraalia)
- Koch, P./Oesterreicher, W. (1985), «Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte», in *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43
- Koch, P./Oesterreicher, W. (1990), *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen (Romanistische Arbeitshefte, 31)
- Kristeller, P.O. (1950), «L'origine e lo sviluppo della prosa volgare italiana», in *Cultura Neolatina* 10, 137-156
- Kuen, H. (1979), «Rätoromanisches bei Oswald von Wolkenstein», in *Ladinia* 3, 101-124
- Lange, W.-D. (1967), «Anmerkungen zur Skripta lateinischer Urkunden des portugiesischen Mittelalters», in *Zeitschrift für Romanische Philologie* 83, 32-42
- Lapesa, R. (1981), *Historia de la lengua española*, Madrid (Biblioteca románica hispánica III, 45)
- Lausberg, H. (1979), *Elemente der literarischen Rhetorik. Eine Einführung für Studierende der klassischen, romanischen, englischen und deutschen Philologie*, München
- Lecoy de la Marche, A. (ed.) (1866), «Les coutumes et les péages de Sens», in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* 27, 285-297
- Levi, U. (ed.) (1904), *I monumenti del dialetto di Lio Mazor*, Venezia (réimpress. Sala Bolognese 1984)
- Liver, R. (1982), *Manuel pratique de romanche. Sursilvan – Vallader*, Cuir (Romanica rætica, 4)
- Lüdtke, H. (1964), «Die Entstehung romanischer Schriftsprachen», in *Vox Romanica* 23, 3-21
- Marcheschi, D. (ed.) (1983), *Ingiurie impropri contumelie ecc. Saggio di lingua parlata del Trecento cavato dai libri criminali di Lucca per opera di Salvatore Bonghi*, Lucca
- Martin, H.-J. (1988), *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris
- Melillo, M. (1978), *Prima di Dante tra l'Italia mediana e quella settentrionale*, Bari (Le parlate italiane, I,1)
- Menéndez Pidal, R. (1964), *Orígenes del español*, Madrid

- Mengaldo, P.V. (1968), *Dante Alighieri, De vulgari eloquentia*, Padova (Vulgares eloquentes, 3)
- Merci, P. (1983), «Le origini della scrittura volgare», in M. Brigaglia (ed.), *La Sardegna. Enciclopedia*, 2 vols., Cagliari, I/3, 11-24
- Migliorini, B. (1978), *Storia della lingua italiana*, Firenze
- Monaci, E./Arese, F. (eds.) (1955), *Crestomazia italiana dei primi secoli*, Roma/Napoli/Città di Castello
- Monteverdi, A. (1954), *Studi e saggi sulla letteratura italiana dei primi secoli*, Milano/Napoli
- Montgomery, Th. (1977), «The 'Poema de Mio Cid': Oral Art in Transition», in A.D. Deyermann (ed.), *'Mio Cid' Studies*, London (Colección Tamesis, A, 59), 91-112
- Moreno, J./Peira, P. (eds.) (1979), *Crestomazia románica medieval*, Madrid
- Oesterreicher, W. (1988), «Sprechtätigkeit, Einzelsprache, Diskurs und vier Dimensionen der Sprachvarietät», in Albrecht et al., 1988, II, 355-386
- Ong, W.J. (1982), *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*, London/New York
- Pacotto, G./Brero, C./Gandolfo, R. (eds.) (1967), *La letteratura in piemontese dalle origini al Risorgimento*, Torino
- Pagliaro, A. (1970), «Lingua parlata e lingua scritta», in *Lingua parlata e lingua scritta. Convegno di studi 9-11 novembre 1967*, Palermo (Bollettino del Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, 11), 7-47
- Pasquini, E. (1975), «Cultura e letteratura delle origini», in E. Pasquini/A.E. Quaglio, *Le origini e la scuola siciliana*, Roma/Bari (Letteratura Italiana Laterza, 1), 3-168
- Peytard, J. (1971), *Syntagmes (I). Linguistique française et structures du texte littéraire*, Paris (Annales littéraires de l'université de Besançon, 123)
- Pfister, M. (1973), «Die sprachliche Bedeutung von Paris und der Ile de France vor dem 13. Jahrhundert», in *Vox Romanica* 32, 217-253
- Politzer, R. L. (1949), *The Study of the Language of Eighth Century Lombardic Documents*, New York
- Politzer, R.-L./Politzer, F.N. (1953), *Romance Trends in 7th and 8th Century Latin Documents*, Chapel Hill
- Pratesi, A. (1970), «Per un nuovo esame della 'Carta di Rossano'», in *Studi Medievali*, Ser. 3, 11, 209-235
- Raffaelli, S. (1987), «Sull'iscrizione di San Clemente. Un consuntivo con integrazioni», in Sabatini et al. 1987, 35-66
- Reichenkron, G. (1965), *Historische latein-altromanische Grammatik, I: Einleitung. Das sogenannte Vulgärlatein und das Wesen der Romanisierung*, Wiesbaden
- Renzi, L. (1985), *Nuova introduzione alla filologia romanza*, Bologna
- Ruggieri, R.M. (1949), *Testi antichi romanzi*, Modena
- Russell-Gebbett, P. (ed.) (1965), *Mediaeval Catalan Linguistic Texts*, Oxford
- Rychner, J. (1955), *La chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs*, Genève/Lille

- Sabatini, F. (1962), «Una scritta in volgare amalfitano del secolo XIII», in *Studi di Filologia Italiana* 20, 13-30
- Sabatini, F. (1965), «Esigenze di realismo e dislocazione morfologica in testi preromanzi», in *Rivista di Cultura Classica e Medievale* 7, 972-998
- Sabatini, F. (1968), «Dalla „scripta latina rustica“ alle „scriptae“ romanze», in *Studi Medievali*, Ser. 3, 9, 320-358
- Sabatini, F. (1983), «Prospettive sul parlato nella storia linguistica italiana (con una lettura dell'„Epistola napoletana“ del Boccaccio)», in F. Albano Leoni et al. (eds.), *Italia linguistica. Idee, storia, strutture*, Bologna (Studi linguistici e semiologici, 18), 167-201
- Sabatini, F. (1987), «Un'iscrizione volgare romana della prima metà del secolo IX. Il graffito della Catacomba di Commodilla», in F. Sabatini et al. 1987, 5-37
- Sabatini, F./Raffaelli, S./D'Achille, P. (1987), *Il volgare nelle chiese di Roma. Messaggi graffiti, dipinti e incisi dal IX all' XVI secolo*, Roma (I volgari d'Italia, 1)
- Saenger, P. (1982), «Silent Reading: its Impact on Late Medieval Script and Society», in *Viator* 13, 367-414
- Sampson, R. (ed.) (1980), *Early Romance Texts*, Cambridge
- Schlieben-Lange, B. (1983), *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart
- Scholz, M.G. (1980), *Hören und Lesen. Studien zur primären Rezeption der Literatur im 12. und 13. Jahrhundert*, Wiesbaden
- Segre, C. (1963), *Lingua, stile e società. Studi sulla storia della prosa italiana*, Milano (Critica e filologia. Studi e manuali, 1)
- Selig, M., «Parodie et protocoles - l'importance de la „citation“ pour les premiers documents des langues romanes», dans ce volume, 91-108
- Söll, L. (1985), *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin (Grundlagen der Romanistik, 6)
- Stempel, W.-D. (1972), «Die Anfänge der romanischen Prosa im XIII. Jahrhundert», in *GRLMA* I, Heidelberg, 585-601
- Strazzulla, G. (1980), *I fumetti*, 2 vols., Firenze (Enciclopedia Pratiche Sansoni 31)
- Stussi, A. (ed.) (1965), *Testi veneziani del Duecento e dei primi del Trecento*, Pisa (Studi di lettere, storia e filosofia, 27)
- Tagliavini, C. (1972), *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna
- Tavani, G. (1982), *Il mistilinguismo letterario romano tra XII e XVI secolo*, L'Aquila
- Thomas, A. (1897), «Homélies provençales tirées d'un manuscrit de Tortosa», in *Annales du Midi* 9, 369-418
- Thomas, L.-P. (1951), *Le «Sponsus» (Mystère des Vierges sages et des Vierges folles)*, Paris (Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles, 12)

- Thompson, J.W. (1939), *The Literacy of the Laity in the Middle Ages*, Berkeley/Cal. (University of California Publications in Education, 9), (réimpr. New York 1961 (Burt Franklin Research Works Series, 2))
- Tomás y Valiente, F. (1979), *Manual de historia del derecho español*, Madrid
- Uddholm, A. (1953), *Formulae Marculfi. Etudes sur la langue et le style*, Uppsala
- Uytfanghe, M. van (1977), «Latin mérovingien, latin carolingien et rustica romana lingua: Continuité ou discontinuité?», in *Revue de l'Université de Bruxelles* 1, 65-88
- Windisch, R., «Le passage à l'écrit et la constitution d'une identité nationale: l'exemple du roumain», dans ce volume, 149-156
- Wright, R. (1982), *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool (ARCA Classical and Medieval Text Papers and Monographs, 8)
- Wunderli, P. (1965), «Die ältesten romanischen Texte unter dem Gesichtswinkel von Protokoll und Vorlesen», in *Vox Romanica* 24, 44-63
- Zink, M. (1976), *La prédication en langue romane avant 1300*, Paris (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age, 4)
- Zumthor, P. (1960), «Document et monument», in *Revue des sciences humaines* 25, 5-19
- Zumthor, P. (1963), *Langue et techniques poétiques à l'époque romane (XI^e - XIII^e siècles)*, Paris
- Zumthor, P. (1972), «Rhétorique et poésie latines et romanes», in *GRLMA* I, Heidelberg, 57-91
- Zumthor, P. (1983), *Introduction à la poésie orale*, Paris
- Zumthor, P. (1985), «Archaïsme et fiction: les plus anciens documents de langue „romane“», in S. Aurox et al. (eds.), *La linguistique fantastique*, Paris, 285-299
- Zumthor, P. (1987), *La lettre et la voix. De la «littérature» médiévale*, Paris